COURS
DE LECTURE
À HAUTE VOIX

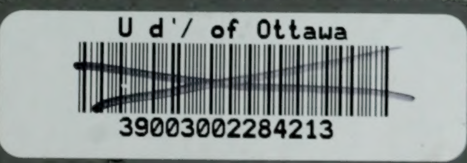
PAR

l'abbé P. LAGACÉ

ABRÉGÉ
à l'usage des Écoles modèles et élémentaires

Approuvé par le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, le 13 octobre 1875.

20e ÉDITION
Approuvée le 12 mai 1909.



T. LEMIEUX, Éditeur
Imprimerie de la Cie de *L'Événement*
1911

COURS
DE LECTURE
A HAUTE VOIX

IMPRIMATUR

† E. A., Archpus, Quebecen.

COURS
DE LECTURE
A HAUTE VOIX

OU

LEÇONS PRATIQUES DE LECTURE FRANÇAISE ET DE PRONONCIATION
PRÉPARÉES SPÉCIALEMENT POUR LES ÉCOLES CANADIENNES

PAR

L'abbé P. LAGACÉ

PRINCIPAL DE L'ÉCOLE NORMALE LAVAL

ABRÉGÉ

À L'USAGE DES ÉCOLES MODÈLES ET ÉLÉMENTAIRES

20ème ÉDITION

QUÉBEC
T. LEMIEUX, ÉDITEUR
Imprimerie de la Cie de *L'Événement*

1911



PREMIÈRE PARTIE

LES SONS

TABLEAU DES VOYELLES

Ouverture croissante de la bouche

1° **é** *fermé.*—été, et, trépied, j'aimai, épelez.

2° **è** *ouvert commun.*—père, mère, frère, amer, elle, verre, j'aime.

3° **ë** *ouvert grave* (*retirez les lèvres*).—très, anglais, est, les, jamais, il disait.

4° **ê** *très ouvert* (*retirez les lèvres*).—honnête, fête, prête, tempête, faîte, maître.

5° **o** *aigu.*—cocote, aurore, automne, Laure, opérer, mauvais, coteau, colon, bocage, économe, autel.

6° **a** *aigu* (*retirez les lèvres*).—là, fat, papa, il a, à la halle, Canada, avocat.

7° **â** *grave.*—as, cas, las, pas, passion, invasion, mât, dégât, climat, âme, âcre, âpre, mulâtre, ration, pâte, cadre, diable, pâques, plâtre, nation.

8° **in** *nasal* (*ouvrez la bouche et retirez les lèvres*).—fin, loin, vins fins, cinq, bien, faim, dessein, crainte, sainte, linge, singe.

9° **an** *nasal* (*ouvrez davantage*). — grand, blanc, franc, ingrédient, moment, instant, en entendant, gens, banc, prudent, intendant, charmant.

TABLEAU DES VOYELLES

Ouverture décroissante de la bouche

10° **e** *muet.*—le, me, ils pensent, désir, faisant, je faisais.

11° **eu** *aigu.*—seul à seul, peur, jeune, meule, aveugle, peut-être, heureûx, peureûx, Europe.

12° **ô** *grave* (*avancez les lèvres*).—côte à côte, ôter, oser, rose, auguste, aucun, saumure, saumon, baudrier, pauvre, chauve, étau, fléau, veau, peau, joyau.

13° **un** *nasal* (*avancez les lèvres*).—un, brun, à jeun, chacun, importun, aucun, défunt, défunte.

14° **on** *nasal* (*avancez les lèvres*).—long, bonbon, rumb, taon, junte.

15° **eû** *grave* (*avancez les lèvres*).—jeux, bœufs, œufs, cheveux, joyeux.

16° **ou** (*avancez les lèvres*).—joujou, coucou, où, loup.

17° **u** (*avancez les lèvres*).—jujub, su, hue, vous eûtes, ils eurent, il eut, rue, duvet, humer, hutte, butte, sud, tu.

18° **i** ou **y** (*retirez les lèvres*).—ici, fini, lyre, trahir, envahir, petit.

TABLEAU DES CONSONNES

Labiales Fortes

		SONS		
1°	**j**	je	*fort*	juge.
	g		*son accidentel*	geôle.
2°	**ch**	che	*plus fort*	choc.

Labiales Douces

3°	**m**	me	*doux*	même.
4°	**b**	be	*fort*	bombe.
5°	**p**	pe	*plus fort*	pompe.

Denti-Labiales

6°	**v**	ve	*doux*	vive.
7°	**f**	fe	*fort*	fifre.
	ph		*fort*	philtre.

Sifflantes aiguës

8°	**s**	se		soi.
	c		*son accidentel*	ceci.
	t		—	action.
	x		—	Auxerre.
	z		—	Retz.

Sifflantes Douces

9°	**z**	ze		zig-zag.
	s		*son accidentel*	Asie.
	x		—	deuxième.

Linguales—Sommo-Linguales

	SONS		
10° **n**	ne	*doux*	Ninive.
11° **l**	le	*fort*	Lille.
12° **d**	de	*plus fort*	dans.
13° **t**	te	*très fort*	temps.
14° **r**	re	*rude*	rire.

Radico-Linguales Dures

15° **k**	ke	....	Kean (Kine).
q		....	quoique.
c		*son naturel*	coco.
ch		....	calchas.
g		....	sang odieux.
x		....	excès.

Radico-Linguales Douces

16° **g**	gue	....	grand.
c		*son accidentel*	second.
x		—	Xénophon.

Toto-Linguales (sons mouillés)

17° **ll**	lle	....	fille.
lh		....	Pardailhan.
gn	gne	....	seigneur.

Gutturale

18° **h**	he	*forte aspiration*	héros.

MODÈLE DE L'EXERCICE

La Mort des Templiers

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier ;
Mais le grand maître arrive ; il monte, il les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance ;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
" Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie ;
Français, souvenez-vous de nos derniers moments ;
Nous sommes innocents, nous mourrons innocents.
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste ;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste,
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô Pontife romain !
Encor quarante jours !... je t'y vois comparaître."
Chacun, en frémissant, écoutait le grand maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : " O Philippe, ô mon maître, ô mon roi,
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée :
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ! "
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.

EXERCICE VOCAL

La Mor dë Tan-pli-ê

Un n'immens' buché, drécé pour leur suplis',
S'élèv' en n'échafô, é chac chevalié
Croa mérité l'oneur d'i monté le premié ;
Më le grand mêtr' ariv' ; il mont', il lë devans'.
Son front t'ë ré-io-nan de gloar' é d'èsspérans' ;
Il lève vèr lë cieû un regar a-suré :
Il pri, é l'on croa voar un mortèl insspiré.
D'un' voa formidabl' ô-sitô t'il s'écri' :
" Nul de nou n'a tra-i son Dieû, ni sa patri' ;
Francë, souv'né-vou de nô dèrnié moman ;
Nou somm' z'inoçan, nous mourron-z'inoçan.
Larê ki nou condâ-n' ë-t'un n'arê t'injust' ;
Më z'il ë dan-l' cièl un tribunal ôgusst'
Ke l' fèbl' oprimé jamë n'inplo-r'en vin,
É j'ôz' t'i cité, ô Pontif' romin !
Ancor karant' jour !... je t'i voa comparêtr'."
Chacun, en frémiçan, écoutë le gran mêtr'.
Më kêl éto-n'man, kèl trouble, kèl éfroa,
Kan t'il di : " O Filip, ô mon mêtr', ô mon roa,
Je te pardo-n' an vin, ta vi ë condâ-né :
O tribunal de Dieû je t'atan dan l'ané."
Lë nombreû spèk-tateur, ému z'é conss-tèr-né,
Vèrse dë pleur sur vou, sur cë z'infortuné.
De tou côté c'étan la tèr-reur, le silans'.
Il sanble ke du cièl déçand' la vanjans'.

Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse ;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus ; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques :
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

RAYNOUARD. *Les Templiers.*

Lë bou-rô z'interdi n'oz' plus z'aproché ;
Il jèt' t'an tranblan le feû sur le buché,
É détourn' la tête... Un' fumé épèss'
Antour l'échafô, roul' é grôci san cèss' ;
Tou-t'a cou le feû brille : à l'ass-pë du trépâ
Cë brav' chevalié ne se démant' pâ.
On ne lë vo-a-ië plu ; më leur voa z'éro-ïk
Chantë de l'Éternel lë sublim' kantik :
Plu la flâm' montë, plus ce concèr pi-eû
S'él'vë t'avè-kèl, é montë vèr lë cieû.
Vo-tr' an-voa-ié parë, s'écri... Un peu-pl' im-mans',
Proclâ-man t'avèc lui vo-tr' ôgusste clémans',
Oprë dé l'échafô soudin c'ë t'élancé...
Më z'il n'étë plu tan... lé chan z'avë cécé.

Rénou-ar. *Lë Tanplié.*

EXERCICE SPÉCIAL

SUR **in**

bain
daim
fin
faim
gain
lin
loin
main
nain
pain
sain
saint
sainte
feint
feinte
craint
crainte
teint
teinte
plaint
plainte
peint
peinte
rein
vin
prince
vingt
cinq
bien
bientôt
mien
tien

foin
singe
linge
brin
juin
sphinx
timbre
mince
peintre
peindre
vaincre
craindre
enfreindre
joindre
serin
dessin
dessein
lointain
succinct
distinct
enclin
écrin
airain
soudain
pantin
patin
Joachim
Benjamin
dauphin
grappin
instinct
sterling

Provins
requin
clinquant
certain
incertain
tintement
principe
industrie
infâme
intime
invisible
dindon
dinde
l'Inde
distingué
américain
invincible
impérieux
impatient
imprimé
limpide
imbibé
imbécile
imberbe
timbale
regimber
Edimbourg
ainsi
réintégrer
divin
malin
lutrin

EXERCICE SPÉCIAL

SUR **an**

Adam
dam
dent
clan
gant
gens
lent
pan
quand
rang
sang
vent
grand
blanc
franc
banc
temps
enfant
maman
serpent
arpent
torrent
à présent
auparavant
avant
longtemps
lentement
élégant
manant
moment
instant
prudent
intendant
complaisant
élément
gouvernement
publiant
vraiment
également
passablement
charmant
ardemment
couramment
différemment
éloquemment
fervemment
sciemment
patiemment
printemps
exempt
bienfaisant
bienveillant
vêtement
souvent
consentement
évidemment
en entendant
ingrédient
instamment
instantanément
enchantant
enchantement
probablement
prochainement
utilement
fondement
différend
révérend
dépens
encens
accent
accident
orient
violent
argent
sergent
talent
excellent
président
résident
négligent
fervent
innocent
je rends
j'attends
tu attends
il prend
il vend
je sens
tu mens
il pressent
il se dément
je consens

EXERCICE SPÉCIAL

SUR **un** (1)

un	un lion	défunt
un | à un	un chacun	défunte
l'un | et l'autre	chacun | un	lundi
l'un | ou l'autre	aucun	emprunt
l'un | avec l'autre	importun	commun
un homme	opportun	à un
un ban	brun	humble
un bain	à jeun	les Huns

(1) Ce signe | indique qu'il ne faut pas faire la liaison.

EXERCICE SPÉCIAL

SUR **on**

on	surplomb	amidon
bon	bombe	blond
son	bonbon	plafond
front	long	fond
émotion	rumb	oblong
nation	junte	affront
coton	taon	Laocoon
côlon	onze	non
colon	oncle	nom
Colomb (*colon*)	once	pronom
plomb	bondir	surnom
aplomb	jonc	prompt
mignon	pont	harpon

EXERCICE SPÉCIAL

SUR ë OUVERT GRAVE

mes	il avait	respect
tes	je saurais	aspect
ses	tu saurais	souhait
ces	il saurait	portrait
les	j'aurais	banquet
des	tu aurais	objet
étai	il aurait	sujet
délai	je faisais	baudet
essai	tu faisais	coquet
balai	il faisait	caquet
vrai	je marcherais	cadet
plaie	tu marcherais	bonnet
monnaie	il marcherait	verset
ivraie	j'allais	juillet
craie	tu allais	secret
laquais	il allait	forêt
marais	j'étais	chevalet
mais	tu étais	près
désormais	il était	auprès
palais	il parlait	après
frais	il buvait	progrès
mauvais	il étudiait	succès
français	il mangeait	décès
anglais	il lisait	accès
j'avais	trait	excès
tu avais	forfait	procès

EXERCICE SPÉCIAL

SUR **a** AIGU

la (*art.*)	débat	cauchemar
là (*adv.*)	sofa	bâzar
hasard	mandat	acre (*subst.*)
départ	Canada	hangar
rempart	Gaspard	nectar
écart	Chouinard	canard
part	Couillard	homard
tard	vieillard	étendard
drap	çà et là	lézard
avocat	voilà	poignard
apostat	déjà	le quart
magistrat	tabac	babillard
candidat	estomac	bizarre
état	almanach	simulacre
soldat	lard	phare
résultat	avare	mare
achat	fard	épars
chat	regard	il alla
assassinat	jarretière	tu demandas
prélat	billard	il demanda
rabat	brouillard	tu étudieras
combat	jarre	il étudiera
éclat	amarrer	amâssa
plat	chamarrer	il l'amarra
sabbat	brasser	tu allas
scélérat	art	qu'il allat
doctorat	dard	qu'il marchat
contrat	égard	je pars
noviciat	holà !	tu pars
vicariat	placard	il part
légat	renard	il aura

délicat
tu chanteras
il chantera
il aima

char
il le bat
il tomba
il dira

tu liras
tu regarderas
tu loueras
il remercia

EXERCICE SPÉCIAL

SUR â GRAVE

Ah !
hélas !
âne
âge
Jâdis
pas *(nég.)*
pâs *(subs.)*
âcre *(adj.)*
âpre
châtain
jârrêt
châssis
châtaigne
chamâiller
mâçon
châtiment
châtier
châtelet
château
pârrain
mârraine
accâbler
bârre
bârrer
bârreau

bârrage
bâron
pâille
batâille
trouvâille
semâille
mâille
canâille
entrâille
Versâilles
gâz
gâze
bâze
clâsse
cârrière
câsser
cadâvre
déclâmer
espâce
équâteur
écrâser
esclâve
flâmme
lâche
lârron

mârron
mârdi
nâseau
orâcle
pâle
pâsser
pâssion
plâtre
proclâmer
ramâsser
réclâmer
sâbre
tâsser
tâiller
tâille
tâilleur
embrâser
bâtiment
râcler
dâmner
Jeânne
Anne
mânne
Jâcques
cârotte

bârrière
cârrosse
Câron
châlet
râteau
gâteau
gâté
câse
vâse (*s. f.*)
vâse (*s. m.*)
évâser
grabât
lâcer
lâsser
lâssitude
mâgot

mâre
extâse
extâsier
phâse
câser
châle
râser
râsoir
chârrue
chârron
chârrette
râper
tâtonner
à tâtons
tâter
mânes

cârré
râfle
râfler
râle
râler
âtre
câlin
grâtis
râs
châs
crâne
nâvrer
sâs
sâsser
râiller
bagârre

pois,	*qui se pron.*	pou-â	noix,	*qui se pron.*	nou-â
bois (*subs.*)	—	bou-â	trois,	—	tro-â

EXERCICE SPÉCIAL

SUR LE DIPHTONGUE **oi**

Comme TOI, *dites :* toiser, toison, toilette, toiture, toile, étoile, je nettoie, je côtoie, dortoir, réfertoire, comptoir, victoire.

Comme LOI, *dites :* loyal, employer, exploiter, éloigner, déployer, je déploie, cloître, parloir, gloire, saloir, l'oisiveté, ployer, je ploie.

Comme FOIS, *dites :* foison, foisonner, étouffoir, foyer, autrefois.

Comme SOI, *dites :* soixante, soif, soir, soirée, soierie, soigner, glissoire, pressoir, rasoir, ostensoir,

arrosoir, reposoir, balançoire, les oiseaux, s'asseoir, je l'assoirai, assoyez-vous.

Comme ROI, *dites :* royal, droit, droite, adroit, adroite, troid, froide, croix, proie, octroyer, foudroyer, paroisse, croire, je croirai, croiser, miroir.

Comme BOIS (JE), *dites :* boisson, aboyer, aboi, boire, boisage, boiser, boiserie, boîte, boîtier, ciboire, boitier.

Comme MOI, *dites :* moisson, armoire, armoirie, moine, Le Moine, moisir, moite, moiteur, moitié.

Comme DOIGT, *dites :* doigter, doigtier, je dois, tu dois, il doit, ardoise.

Comme TAPINOIS, *dites :* tapinoise, noir, noise, noirceur, noircir, noisette, il se noie, je me noierai, tu te noyais, noyade, manoir, éteignoir, baignoire.

Comme POIX, *dites :* poisson, poison, poire, poireau, poirier, poissard, poil, poitrine, poivre, poivrière.

Comme VOIE, *dites :* voiture, voix, voir, voierie, voisin, voisiner, convoiter, émouvoir, percevoir, recevoir, avoir, voile, voiler, dévoiler, envoyer, à revoir, concevoir, lavoir, savoir, abreuvoir, réservoir, voici, voilà.

Comme CHOIX, *dites :* choisir, choir, échoir, mâchoir, mouchoir, déchoir.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRONONCIATION

No 1.—L'École (1)

Je suis à l'école.—Je viens à l'école pour apprendre quelque chose qui me soit utile.—Je suis un écolier.—Le maître m'instruit.—D'autres enfants viennent aussi à l'école pour apprendre.—Ces enfants sont mes camarades d'école.—Le maître enseigne, et nous, enfants, nous apprenons.—Nous apprenons à parler correctement, à lire, à écrire, à calculer, à dessiner et à chanter.—A l'école, nous entendons souvent parler de Dieu, et l'on nous y apprend le catéchisme et la prière.—Les enfants sages se rendent volontiers à l'école.

—

La salle d'école est grande, propre et bien éclairée.—Il y a dans cette salle des bancs et des pupitres.—Les enfants sont assis sur les bancs.—Dans l'école se trouve une grande planche noire.—Le maître écrit avec de la craie sur cette planche.—Pour la nettoyer, il se sert d'un torchon.—J'ai une ardoise.—Celle-ci est bien plus petite que la planche noire.—

(1) Le texte de cette *deuxième partie* est emprunté au *Nouveau Livre de Lecture* de Th. Braün. Il a été modifié en plusieurs endroits, et augmenté de trois chapitres : le *Cultivateur*, l'*Etat* et l'*Eglise*.

Elle est encadrée.—Je puis effacer ce que j'ai écrit sur mon ardoise.—J'écris aussi sur le papier.—Pour cela il me faut de l'encre et une plume.—L'écriture sur le papier ne s'efface plus.—On ne peut écrire qu'une seule fois sur le même papier.—J'ai aussi un livre de lecture.—Il se compose de beaucoup de feuilles reliées ensemble.—Je me sers de ce livre pour lire.

—

La classe commence le matin vers neuf heures et l'après-midi à une heure.—Je dois me trouver à temps à l'école.—Mes livres et mes cahiers doivent toujours être en ordre.—Nous prions avant que les leçons commencent.—Nous faisons une prière pour demander à Dieu la grâce de nous assister pendant la leçon.—A la fin de la classe nous prions pour remercier Dieu.—Tous les enfants doivent être tranquilles et attentifs pendant que le maître parle et enseigne.—Les élèves sont partagés en groupes différents, suivant leur capacité.—Le maître s'occupe souvent d'un seul groupe en particulier.—Pendant ce temps les autres enfants sont sous la direction de moniteurs.

—

Le maître se donne beaucoup de peine pour instruire ses élèves.—Ceux-ci doivent être reconnaissants à son égard.—Comment montreront-ils leur reconnaissance?—Ils doivent être sages et appliqués.—C'est là la plus grande preuve de reconnaissance qu'ils puissent lui donner.—Des enfants sages et appliqués deviennent intelligents, et acquiè-

rent de l'instruction.—Leurs parents, leurs maîtres et tous les gens de bien les aiment.—Dieu les protège et les bénit.

No 2.—La Famille

Après la classe, je retourne à la maison paternelle.—Là sont mes parents, mes frères et mes sœurs.—Mon père, ma mère et nous, enfants, nous formons une famille.—D'autres parents, tels que notre grand-père, notre grand'mère, notre oncle, notre tante appartiennent également à la famille.—Dans une famille bien unie, toutes les personnes s'aiment beaucoup les unes les autres.—Si l'une est heureuse, toutes les autres s'en réjouissent.—Le chagrin de l'une attriste toutes les autres.

—

Le père travaille pour sa famille et la nourrit.—Il cultive les champs, exerce un métier ou se livre à une autre occupation utile.—La mère soigne le ménage.—Le père et la mère se donnent beaucoup de peine pour élever leurs enfants.—Ils leur procurent la nourriture et les habillements.—Si un de leurs enfants est malade, ils font venir le médecin et achètent des remèdes. Les petits enfants causent surtout beaucoup de soucis à leur mère.—Quand j'étais tout petit, je ne savais ni marcher, ni même me tenir sur mes jambes.—Je ne pouvais rien faire pour moi.—Je n'aurais pas vécu longtemps, si personne ne s'était chargé de moi.—Je sais qui m'a presque toujours porté sur ses bras, nourri, soigné et endormi par son chant.—Ma mère avait encore

beaucoup d'autres choses à faire : elle devait coudre, tricoter, filer, laver, repasser et faire la cuisine.— Mais elle ne m'oubliait jamais. — Lorsque j'étais malade, elle se tenait triste et soucieuse près de mon petit lit.—Elle a passé bien des nuits sans dormir à cause de moi.—Mon père lui venait toujours en aide.

—

Aussitôt que je pus les comprendre, mon père et ma mère me parlèrent de Dieu, de Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge, et m'apprirent à prier.—Ils me dirent ce qui est bien et ce qui est mal.—Ils me recommandèrent de faire le bien et d'éviter le mal.—Pour me détourner du mal, ils me punirent de mes fautes et de mes méchancetés.—Lorsque je fus assez grand, ils me conduisirent avec eux à l'église et m'envoyèrent à l'école.—Maintenant encore ils ont soin de moi, afin qu'il ne me manque rien.—Ils se donnent beaucoup de peine pour faire de moi un homme sage, laborieux et bon.—Ils font tout cela, parce que c'est agir selon la volonté de Dieu et qu'ils m'aiment bien.—Jamais je ne pourrai leur rendre le bien qu'ils me font.—Je serai reconnaissant, j'aimerai mes bons parents de tout mon cœur, et je prierai tous les jours pour eux.— Lorsqu'ils seront vieux et faibles, je serai leur soutien, en travaillant pour eux.—Le quatrième commandement dit : *Pères et mères tu honoreras, afin que tu vives longuement.*

—

Mes frères et mes sœurs sont aimés de mes parents autant que je le suis moi-même.—Si de

mon côté j'aime mes frères et mes sœurs, si je me conduis envers eux avec bonté et douceur, je rendrai mes parents bien contents et je me conformerai à la volonté de Dieu.—Si les parents ne peuvent pas faire seuls l'ouvrage de la maison, ils prennent à leur service des domestiques, des journaliers et des servantes.—Les domestiques doivent être obéissants, modestes, fidèles et laborieux.—Les bons maîtres leur donnent la nourriture et des gages convenables, et les traitent avec la même bonté que s'ils faisaient partie de la famille.—Les enfants aussi doivent se bien comporter envers les domestiques ; ils n'ont pas d'ordre à leur donner.

—

Chacun a sa besogne à la maison ; une activité constante y règne du matin au soir.—En dehors des heures de classe, les enfants doivent assister leurs parents autant qu'ils le peuvent.—Ceux d'un certain âge pourront soigner leurs sœurs ou leurs frères en bas âge, et trouveront une foule d'autres occupations en rapport avec leurs forces.—Un enfant sage aime le travail.—Les parents lui laisseront aussi le temps de jouer, et il pourra se réjouir de bon cœur, s'il a été sage et s'il a bien travaillé.

No 3.—La Maison

Les hommes ne peuvent pas toujours séjourner en plein air.—Ils se bâtissent des maisons, afin de se garantir des intempéries de l'air, des animaux nuisibles et des hommes méchants.—Il y a plusieurs choses à remarquer dans une maison.—Au dehors,

on voit quatre murs, un toit, plusieurs fenêtres et deux portes.—Les quatre murs sont perpendiculaires.—Ils empêchent le froid et la pluie d'entrer par les côtés dans la maison.—Ces murs sont de pierre, ou de briques, ou de bois, ou même quelquefois de terre.—Le toit est la partie supérieure de la maison : il est en pente.—Il empêche la pluie de tomber dans la maison.—Il est fait de planches, et recouvert le plus souvent de bardeaux, de ferblanc ou de zinc.—Dans quelques pays les toits sont d'ardoises, de tuiles ou de paille.—Dans l'intérieur, le toit est soutenu par une charpente de bois.—Les fenêtres sont percées dans les murs.—Elles se composent de plusieurs vitres fixées dans un châssis de bois.—La lumière pénètre dans la maison par les fenêtres.—On peut les ouvrir pour renouveler l'air. Dans quelques maisons, il y a de petites fenêtres ; dans d'autres les fenêtres sont aussi grandes que des portes.—Les portes sont aussi percées dans les murs. —Elles sont faites de bois, et de manière à pouvoir s'ouvrir et se fermer facilement.

Dans une maison, il y a ordinairement plusieurs chambres.—Celle où l'on mange s'appelle la salle à manger, celle où l'on fait cuire les aliments s'appelle la cuisine, et celle où l'on couche, chambre à coucher.—Dans les grandes maisons, il y a aussi des chambres pour les étrangers, pour les enfants, pour les domestiques, et un salon de réception.

Il y a des maisons qui n'ont qu'un seul étage ; d'autres ont deux ou trois étages, plus la cave et le grenier.—Dans les grandes villes les maisons ont quelquefois jusqu'à six ou sept étages.—Elles sont très grandes, et plusieurs familles peuvent y loger

ensemble.—On va d'un étage à l'autre par les escaliers.

Au grenier, on garde le vieux linge, les vieux meubles, les fruits, les graines, les herbes, et autres objets qu'il faut préserver de l'humidité.

Dans la cave, il fait assez humide.—La lumière et la chaleur ne peuvent y pénétrer facilement.—On conserve dans la cave les légumes, le bois, les viandes salées, le beurre et beaucoup de choses qui, dans toute autre place, se gâteraient, par suite de la chaleur ou du froid.

Il y a de petites et de grandes maisons.—La maison dans laquelle on tient l'école s'appelle maison d'école.—La maison habitée par monsieur le curé s'appelle le presbytère.—Il y a en outre des maisons de campagne, des maisons pour les orphelins, des maisons de correction pour les enfants qui ne sont pas sages, etc.

Pour bâtir une maison, il faut du temps et de l'argent.—On emploie un architecte, des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des peintres en bâtiments, des serruriers, des couvreurs et quelquefois il faut avoir recours au tapissier.

No 4.—Le Jardin

Beaucoup de gens ont un jardin.—Ils y cultivent des légumes, des arbres fruitiers et des fleurs.—Les légumes sont très utiles dans un ménage.—C'est pourquoi l'on aime à avoir le jardin près de la maison.—Parmi les animaux domestiques il y en a qui circulent sans cesse ; d'autres sortent de temps en temps seulement.—Ces animaux peuvent

faire de grands dégâts dans le jardin.—Pour les empêcher d'y entrer, on entoure ordinairement le jardin d'une palissade ou d'un mur.—Le jardin est divisé en plusieurs carrés : dans l'un on plante des choux, dans un autre de la salade, dans un troisième du céleri, etc.—Entre les planches ou carrés se trouvent des allées.—Il y a des jardins dans lesquels les allées sont larges et sablées.—Les carrés et les plates-bandes sont ordinairement bordés de gazon et de fleurs.—Celui qui n'a qu'un petit jardin ne fera pas de larges allées, s'il veut que son jardin produise le plus possible.—On trouve dans presque tous les jardins des arbres et des arbrisseaux.—Un jardin dans lequel on ne cultive que des légumes s'appelle *jardin potager.*

—

Dans un jardin potager on cultive des pommes de terre, des choux, des carottes, des pois, du blé d'Inde, des salades, des cornichons, des asperges, des fèves, du céleri, du persil, des oignons, des raves, de la chicorée, des tomates, de la ciboulette, etc.—Plusieurs de ces plantes sont employées comme légumes, d'autres comme assaisonnement pour les mets.—Celui qui veut cultiver avantageusement son jardin est obligé de faire divers travaux, tels que : arracher les mauvaises herbes, fumer, bêcher, semer, planter, arroser.—Tout cela doit être fait avec beaucoup de soin et d'attention.

No 5.—Les Voisins

A côté et vis-à-vis de notre maison se trouvent plusieurs autres maisons.—Les habitants des mai-

sons qui sont situées près de la nôtre sont nos voisins.– Les personnes de notre voisinage sont nos connaissances.—De bons voisins vivent en paix entre eux : l'un vient avec plaisir au secours de l'autre, et chacun se réjouit si l'un d'eux prospère.

No 6.—Le Village

Plusieurs maisons situées les unes près des autres forment un village, un bourg ou une ville. Les habitants sont en relations fréquentes entre eux, et peuvent s'assister, soit par le travail, soit en cas de maladie ou d'accident.

Dans le village, les maisons sont plus ou moins isolées, et ne forment pas des rangées régulières.—A côté des maisons se trouvent des prairies et des jardins.—Souvent elles sont entourées d'un si grand nombre d'arbres, que dans le lointain on n'aperçoit que le clocher et quelques toits.—Il y a de grands et de petits villages.

Les habitants du village s'occupent le plus souvent à labourer et à élever des bestiaux.—C'est pourquoi ils ont à côté de leurs maisons une grange, des étables, des écuries et une basse-cour.—Dans la grange on conserve et l'on bat le grain.—L'étable et l'écurie sont destinées aux animaux domestiques.—Dans la basse-cour on voit le fumier ; on y voit aussi des instruments aratoires, tels que charrues, herses, rouleaux, charrettes et voitures.

—

Les habitants des villages ne s'occupent pas exclusivement d'agriculture ; il y a aussi des tail-

leurs, des couturières, des cordonniers, des forgerons, des menuisiers, des charrons, des maçons, des bouchers, des boulangers, des marchands et des hôteliers.—Dans le village se trouve une école où s'assemblent les enfants pour s'instruire.—Ordinairement l'instituteur y a son domicile.—Dans presque tous les villages, il y a une église qui est le plus grand et le plus bel édifice de tout l'endroit.—Elle est surmontée d'un clocher qu'on aperçoit de loin.—Les cloches sont suspendues dans le clocher. —Elles invitent les paroissiens à prier ; elles les appellent aux divers offices qui se célèbrent dans l'église.—Elles annoncent aussi les baptêmes et les décès.—L'endroit où sont enterrés les morts s'appelle cimetière.—Il est situé près de l'église.—Il est clos de murs.—Dans beaucoup de cimetières les tombes sont marquées d'une croix de bois ou de pierre avec des inscriptions.—Beaucoup de personnes ont la touchante habitude de visiter les tombes de leurs parents.

No 7.—La Ville

La ville a un tout autre aspect que le village.—Les maisons sont en général mieux bâties, plus régulièrement disposées, et plus rapprochées les unes des autres.—On y voit beaucoup de rues et de places entourées de bâtiments.—Communément, on y remarque de belles églises, de grandes écoles et d'autres édifices publics, tels que l'hôtel de ville, la cour de justice, la prison, un collège, un hospice pour les orphelins et les vieillards, un hôpital pour les malades.—Il y a des villes qui sont entourées de murailles, percées de portes qu'on ferme pendant la

nuit.—Dans les petites villes, on se livre assez souvent à l'agriculture.—Les habitants des grandes villes sont, pour la plupart, des ouvriers, des marchands, des fabricants ; d'autres exercent une profession libérale, comme celle de médecin, d'avocat, de professeur ou de magistrat ; quelques-uns enfin vivent du revenu de leurs biens.—Les métiers qui s'exercent dans les villages s'exercent aussi dans les villes ; ici on a, en outre, des teinturiers, des tanneurs, des chapeliers, des tourneurs, des fondeurs, des quincailliers, des tonneliers, des barbiers, des serruriers, etc., etc.—On trouve aussi dans les villes des pharmaciens, des hôteliers, des brasseurs, des boulangers et des bouchers.—La ville se distingue encore du village en ce que plusieurs de ses habitants n'ont ni champs ni jardins ; aussi bien n'auraient-ils pas le temps de s'en occuper, puisqu'ils se livrent à un autre genre de travail.—Dans l'intérieur de la ville est une place servant de marché, où les gens des environs apportent à certains jours de la semaine du grain, des légumes, du lait, du beurre, du fromage, des œufs, du poisson, de la volaille, des fruits et d'autres comestibles, que les habitants de la ville achètent.—Les campagnards, de leur côté, achètent aussi beaucoup aux citadins (c'est ainsi qu'on nomme les habitants de la ville).

No 8.—Les Autorités

Chaque pays a des chefs qui constituent l'autorité. — Les autorités s'occupent du maintien de l'ordre et de la sécurité publique.—Elles veillent à ce que les lois soient observées.—Nul habitant du

pays ne peut transgresser impunément ces lois.— Sans l'application de ces lois, personne ne serait en sûreté pour ses biens, ni même pour sa vie.—Les habitants payent des impôts qui sont employés à faire exécuter les travaux d'utilité publique, à soutenir l'armée et les fonctionnaires de l'Etat.—Chaque pays a besoin de soldats pour se préserver des attaques des étrangers, et pour maintenir le bon ordre dans l'intérieur.—Tous les soldats réunis forment l'*armée* ou la *force armée* du pays, composée d'infanterie, de cavalerie, de génie et d'artillerie.— Il existe aussi, dans quelques pays, un corps armé qu'on nomme gendarmerie, et qui est spécialement chargé de maintenir l'ordre.—Les grands pays baignés par la mer ont, outre l'armée de terre, une flotte qui se compose de vaisseaux de guerre et qui constitue la marine de guerre.

No 9. Les Champs

En dehors des villages et des villes, s'étendent les champs et les prairies.—Dans les champs on cultive du grain (blé, seigle, orge, avoine), des pommes de terre, des pois, des fèves, des betteraves, des carottes, des navets, du trèfle, du lin, etc.—Pour que les fruits de la campagne puissent croître et mûrir, il faut que les hommes travaillent ; il faut labourer, semer, planter, herser, arracher les mauvaises herbes, etc., etc.—Cependant tout cela ne suffit pas.—Après que le laboureur a bien préparé et ensemencé son champ, qui est-ce qui conserve les grains confiés à la terre ?—Qui les fait germer, pousser et grandir ?—Qui recouvre de neige, pendant

l'hiver, ces jeunes plantes si tendres et si faibles ?—Qui envoie la rosée, la pluie, le vent et le soleil pour faire mûrir les grains ?—Qui est-ce qui veille sur nos récoltes pour qu'elles ne soient pas détruites par les mauvais temps ?—C'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tant de bienfaits.—Sans l'assistance de Dieu, l'homme travaillerait vainement.—Puisque tous les biens nous arrivent de Dieu, il n'est que trop juste de le prier, de le remercier chaque jour, et de lui dire : " Donnez-nous notre pain quotidien."

No 10.—Les Prairies

L'herbe croît dans les prairies.—Les prairies sont ordinairement situées à proximité d'une rivière ou d'un ruisseau.—Dans certains pays, on amène l'eau, par de petites tranchées, sur les prairies, pour favoriser la végétation de l'herbe.—Bien des ruisseaux grossissent au point que leurs eaux sortent de leur lit et inondent les prairies avoisinantes.—Ces inondations sont fort utiles, quand elles ne sont pas excessives.—C'est au printemps que l'herbe pousse, parsemée de fleurs.—Quel charmant coup d'œil que celui d'une prairie en été !

Lorsque l'herbe est devenue assez haute, on la fauche et on la répand sur le sol pour la faire sécher. —Elle devient ainsi du foin.—Le foin est la principale nourriture des bestiaux.—Les chevaux, les vaches, les moutons l'aiment beaucoup.—Il se conserve bien et pendant longtemps.—Dans certains pays on en récolte deux fois par an dans une même prairie.—Le foin de la seconde récolte s'appelle

regain. — Chez nous, les cultivateurs font paître leurs bestiaux dans les prairies, après la première récolte.

No 11.—Les Cultivateurs

La terre nourrit tous les êtres vivants qui l'habitent : les plantes, les animaux et l'homme lui-même ; mais elle ne le fait qu'à une condition : il faut la cultiver.—Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le jardin d'Eden pour le *cultiver* et le garder.— Il dit à Adam après son péché : Parce que tu m'as désobéi, la terre est maudite à cause de toi ; tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.—Dans l'état d'innocence, la culture de la terre était pour l'homme une douce jouissance ; après son péché, elle devint son châtiment.—Le travail des champs a donc été imposé directement à l'homme par Dieu lui-même ; c'est ce qui fait son plus beau titre de gloire.—A l'agriculteur seul a été confié la noble fonction de nourrir le genre humain tout entier.—Comme Joseph sous Pharaon, il est l'intendant de Dieu sur la terre.—Les personnages les plus illustres, les hommes les plus savants sont obligés de lui adresser cette prière que lui-même n'adresse qu'à Dieu : *Donnez-nous notre pain de chaque jour.*—Dieu l'a voulu ainsi, pour honorer, en l'humble personne du cultivateur, son coopérateur dans l'ordre de la nature, son associé dans les soins bienfaisants de sa divine providence.

Le cultivateur intelligent, pénétré de respect pour une si belle vocation, s'efforcera de remplir

fidèlement les devoirs qu'elle lui impose.—Il étudiera son art avec soin, et tâchera d'améliorer la terre que ses pères lui ont laissée.—Il n'agira point en aveugle et avec un esprit de routine ; mais avec discernement, examinant la nature du terrain sur lequel il est appelé à travailler. — Si c'est un sol *argileux*, les *labours* seront plus profonds, les *hersages* plus multipliés ; il se servira même du *rouleau* pour pulvériser complètement la terre.—Au besoin il pratiquera ce que l'on appelle des *amendements*, en transportant une terre légère sur un sol compact, afin de le subdiviser.—Il aura soin que les *rigoles*, les *fossés* et les *drains* fonctionnent parfaitement ; de cette manière l'eau s'écoulera, le champ ne sera point inondé, ni le grain noyé.—Ce qui l'occupera surtout, ce sera la confection des *engrais* et le traitement des *fumiers*.—Les *litières*, le *purin*, la *chaux*, les *cendres*, le *plâtre*, les *eaux sales*, tout sera mis à profit ; car sans engrais et beaucoup d'engrais, il n'y a pas de bonne culture possible.—Il se gardera bien de semer tous les ans le même grain dans la même terre, ce qui l'épuiserait bientôt ; et pour détruire les mauvaises herbes, il mettra son champ en pré.—Un cultivateur qui a de bonnes prairies, et qui récolte beaucoup de foin, est toujours un cultivateur à l'aise.—Il mettra de l'ordre et de la propreté dans tout son domaine ; plantera des arbres fruitiers autour de sa maison, des arbres d'ornement le long des chemins, et conservera précieusement les petits bocages qui peuvent servir d'abri à ses animaux.—Les arbres sont la demeure naturelle des oiseaux ; c'est là qu'ils construisent leurs nids. —Or, Dieu a créé les oiseaux pour protéger les moissons, les légumes, les arbres, les fruits, contre

les ravages des insectes.—Chaque oiseau mort, ce sont des millions d'insectes sauvés, et des millions d'insectes amènent la famine.—Celui qui protège l'oiseau travaille donc à écarter la famine ; et celui qui tue un petit oiseau, contribue à rendre le pain plus cher.—L'hirondelle, le martinet, le tritri, la fauvette, le moucherolle, le pic, l'engoulevent, le rossignol, le mésange, le chardonneret, le merle, l'étourneau, le gros-bec, le jaseur, le goglu, le moineau, et même le crapaud, la chauve-souris, sont les meilleurs amis du cultivateur ; ils lui rendent des services incalculables, en dévorant une quantité prodigieuse d'insectes.—Il faut donc les attirer et les retenir autour de la maison, en conservant précieusement les arbres qui peuvent leur servir de retraite.—L'enfant sage comprendra cette vérité : il ne déchirera point l'écorce des arbres, et il ne détruira point les nids des petits oiseaux.

No 12.—Les Forêts

Dans les forêts, il y a beaucoup d'arbres : il y en a de grands, de petits, de vieux et de jeunes. —Ils ne sont point plantés en rangées, mais irrégulièrement.—Ordinairement on trouve dans les forêts des érables, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des pins et des sapins.—Le chêne, le merisier, le noyer, le pin, l'épinette rouge, l'épinette blanche, sont des objets de commerce très importants.—L'érable, le merisier, le hêtre, l'épinette rouge, l'épinette blanche, le bouleau, sont très précieux comme bois de chauffage.—L'érable est un arbre que nous devons conserver avec soin.—

De sa sève, on extrait, par la chaleur, une matière sucrée qu'on appelle *sucre d'érable*, et que les enfants aiment beaucoup.—Le sucre d'érable est très agréable au goût, et d'un usage journalier dans l'économie domestique.—La forêt est la demeure de beaucoup d'animaux.—Les oiseaux nichent ordinairement sur les arbres et dans les buissons.—Les pinsons, les merles, les fauvettes, les chardonnerets, les rossignols nous réjouissent par leur chant. —Le rusé renard a sa tanière dans la forêt où il se cache ; le petit écureuil grimpe sur les arbres et saute de branche en branche, d'arbre en arbre ; le lièvre et la perdrix se tiennent cachés dans le bocage.—L'orignal, le caribou, l'ours, le loup, le loup-cervier, le castor, ne demeurent que dans les grandes forêts ; là même ils deviennent de plus en plus rares.—Quelques-uns de ces animaux causent souvent de grands dommages.—Le renard prend la volaille ; le loup et l'ours volent les moutons, et quand ils sont affamés ils s'attaquent à l'homme même.—Cependant on ne les laisse pas faire tranquillement ; les chasseurs les poursuivent et les tuent.—La chair du lièvre et celle de la perdrix sont fort estimées.—L'ours, le castor, le renard, la loutre, la martre et le vison nous fournissent d'excellentes fourrures.

No 13.—Les Plantes

Les plantes, avec leurs fleurs colorées, leurs feuilles et leur fruits, sont l'ornement de la terre. Le lieu où il ne croît pas de plantes est triste et désolé.—L'or et l'argent, les pierres précieuses et

les perles ont une valeur aux yeux des hommes, et cependant ce ne sont que des objets sans vie et sans mouvement.—Les plantes ont de la vie ; elles croissent, verdoient, fleurissent et portent des fruits.—Elles tirent leur nourriture de la terre ; et, comme nous, elles ont besoin d'air pour pouvoir exister.—Dès que l'une de ces deux conditions indispensables vient à manquer, elles ne peuvent ni verdir ni fleurir ; elles se fanent, se dessèchent, et leur vie touche à sa fin.—Même quand elles ont suffisamment ce qui leur est nécessaire, elles meurent après un certain temps.—L'âge auquel elles parviennent varie beaucoup suivant les espèces.—Les unes ne vivent qu'une seule année ; d'autres deux, trois années, et davantage.—La racine de la plante s'enfonce ou dans la terre, ou dans les interstices des rochers et des murs.—Le collet de la racine donne naissance à la tige qui se divise en branches ; celles-ci se subdivisent en une multitude de rameaux.—Les branches et les rameaux produisent à leur tour les feuilles, les fleurs et les fruits.—Il y a une grande diversité parmi les plantes ; c'est pour cette raison qu'on les divise en arbres, en arbrisseaux, en herbes, en champignons et en mousse.

L'utilité des plantes est très grande.—Elles fournissent aux hommes et aux animaux la plus grande partie de leur nourriture.—Elles nous donnent des matières premières pour nos vêtements, du bois pour construire nos habitations, et, outre le bois de chauffage, elles nous procurent une foule d'autres produits précieux.

Plusieurs plantes sont employées dans la pharmacie ; d'autres sont cultivées pour la beauté de

leur forme et pour la couleur et l'odeur de leurs fleurs.—Parmi les plantes il y en a qui sont nuisibles à la santé, et qui peuvent même détruire la vie de l'homme : on les appelle plantes vénéneuses.—Votre maître vous montrera celles qui ont ce caractère et qui croissent dans l'endroit que vous habitez ; il vous dira ensuite à quoi on peut les reconnaître, afin que vous puissiez prendre vos précautions.—Ne portez jamais à la bouche les fleurs ou les rameaux d'une plante que vous ne connaissez point.

On prépare quelquefois avec les plantes vénéneuses des remèdes salutaires : ces plantes si nuisibles ont ainsi parfois une grande utilité : il ne faut donc pas souhaiter qu'elles n'existent pas.—Tout ce que le bon Dieu a créé est utile, mais il est nécessaire que les hommes s'appliquent à connaître les propriétés de ces végétaux et qu'ils les emploient avec discernement.

No 14.—Les Élévations du Sol

La surface de la terre n'est pas partout unie : par-ci par-là il y a des élévations, des collines et des montagnes.—Les collines ne sont pas fort hautes, mais les montagnes ont une élévation plus considérable : il y en a quelques-unes qui vont jusqu'aux nuages.

En gravissant une montagne, on se fatigue beaucoup ; mais, par compensation, on jouit d'une belle vue lorsqu'on est arrivé au sommet.—Les regards, que rien n'arrête, embrassent une vaste étendue de terrain.—Du haut des montagnes, on voit des églises,

des forêts, de belles vallées couvertes de verdure ; de là on distingue très bien aussi les villages environnants, leurs champs, leurs prairies et leurs bosquets.—Les hommes que l'on voit marcher au bas de la montagne paraissent aussi petits que des poupées, et les arbres ne semblent pas plus grands que des arbrisseaux.—La partie inférieure d'une montagne prend le nom de pied ; la partie supérieure celui de cime ou sommet.—Les flancs s'étendent du pied de la montagne au sommet.—Rarement les montagnes sont isolées, mais plusieurs sont liées les unes aux autres : c'est ce qu'on appelle chaîne de montagnes.—Les sommets des hautes montagnes sont stériles et souvent couverts de neige et de glaces éternelles.—Souvent il se détache du sommet de ces montagnes une masse de neige, qui se grossit en tombant et couvre parfois dans la vallée des villages entiers.—Cette masse de neige se nomme avalanche.—Sur les flancs des montagnes croissent des arbres, des arbrisseaux et toutes sortes d'herbes. —Au pied et dans la vallée on voit des champs cultivés.—Savez-vous d'où viennent le fer, l'argent et l'or ?—C'est du sein de la terre qu'on extrait ces métaux ainsi que tous les autres.—Les hommes qui travaillent dans les montagnes pour extraire les minerais s'appellent mineurs, et les fosses d'extraction se nomment minières.

No 15.—Les Enfoncements du Sol

Les enfoncements du sol sont à sec ou remplis d'eau.—La plaine qui sépare le pied de deux hauteurs s'appelle une vallée.—Une petite vallée est un

vallon.—Un vallon très étroit prend le nom de défilé ou de gorge.—Un espace creux dans la terre est une caverne.—Si la caverne est étroite et obscure, elle prend le nom de crevasse.—Les cavernes servent souvent de repaire aux bêtes sauvages : en ce cas on les nomme tanières ou antres.—Si ces cavités sont creusées par les animaux eux-mêmes, on les appelle terriers.—La plupart des terriers ont plusieurs issues.—Le plus grand nombre des cavernes se sont formées naturellement.—A cette dernière classe appartiennent aussi les souterrains sans issue extérieure.—Les terrains bas remplis de boue ou de mares se nomment marais ou marécages.—Quelques marais produisent de l'herbe, des roseaux, même des arbres. — L'enfoncement contenant de l'eau, et se desséchant de temps en temps, est une mare.—Les eaux qui séjournent dans les enfoncements sont appelées des eaux stagnantes. — Les étangs et les lacs sont de ce nombre.—Les étangs et les canaux sont l'ouvrage des hommes, et on les a construits de manière à pouvoir laisser écouler l'eau par des déversoirs. — Les lacs, au contraire, sont l'œuvre de la nature.—Ce sont de grandes masses d'eau, bordées de tous côtés par la terre, et sur lesquels les vents impétueux produisent souvent des vagues élevées.

Dans les champs, dans la prairie, dans les bois circulent çà et là des filets d'eau, des ruisseaux, des rivières ou des fleuves.—Chacun de ces courants a deux rives, la rive droite et la rive gauche ; la rive droite est celle qui est à droite lorsqu'on se figure être placé au milieu du courant, et avoir la face tournée du côté vers lequel l'eau coule.—Les ruisseaux ont parfois des rives élevées ; d'autres fois

presque plates.—Les rives sont parsemées d'herbes, de fleurs, de buissons, d'arbrisseaux et d'arbres.—Le creux dans lequel l'eau coule se nomme le lit.—En remontant un ruisseau, on arrive à un monticule ou à une montagne d'où l'eau sort, c'est ce qu'on appelle la source.—En descendant on arrive à un endroit où le cours d'eau se jette dans un autre, c'est l'embouchure. — L'espace compris entre la source et l'embouchure est le cours. — Dans les plaines, les ruisseaux coulent paisiblement ; mais dans les contrées dont le sol est accidenté, quelquefois ils deviennent impétueux.—On donne le nom de torrent à un courant d'eau rapide qui est produit par les orages, ou par la fonte des neiges, et qui ne dure pas longtemps.—Les chutes d'eau presque perpendiculaires sont des cascades ou cataractes.—Plusieurs ruisseaux, après s'être réunis, forment une rivière ; les rivières se déversent dans un cours d'eau qui, s'il se jette dans la mer, s'appelle fleuve. —Les rivières qui se jettent dans une rivière ou dans un fleuve en sont les affluents, et l'endroit où se fait la jonction est le confluent.—On navigue sur les petites rivières avec des barques, des nacelles ou des bateaux.—Sur les grandes rivières et sur les fleuves vont et viennent des vaisseaux, des bateaux à vapeur qui transportent des voyageurs et des marchandises d'un lieu à un autre.—Les fleuves et les rivières sont traversés çà et là par des ponts de bois, de pierre, ou des ponts volants.

La mer est la plus vaste étendue d'eau ; elle a plus de mille lieues de longueur et de largeur, et dans maint endroit jusqu'à deux lieues de profondeur.—On la cite au nombre des eaux stagnantes, bien qu'elle ait plusieurs mouvements : vagues,

flots, courants, marées, flux et reflux.—Le goût salé de son eau la rend impotable.—C'est sur la mer que naviguent les grands bâtiments de guerre et les bâtiments marchands.

No 16.—Les Animaux

La terre et les eaux nourrissent beaucoup d'animaux : les uns grands, les autres petits ; beaucoup sont apprivoisés, d'autres sont sauvages, plusieurs sont féroces. — Les animaux se développent par degrés, et la nourriture leur est nécessaire comme aux plantes.— Cependant ils se distinguent des plantes en ce qu'ils peuvent éprouver des sentiments de douleur, de joie, et qu'ils se meuvent, c'est-à-dire qu'ils changent de place quand bon leur semble.

Parmi les animaux apprivoisés, il en est que l'on élève près des maisons : ceux-ci fournissent à l'homme une partie de sa nourriture, de son habillement, et exécutent, en outre, les plus pénibles travaux.— D'autres animaux se nourrissent eux-mêmes et vivent continuellement dans les champs ou dans les forêts.—Les animaux féroces habitent les forêts et les endroits déserts.—Plusieurs d'entre eux vivent de plantes, de graines et d'autres produits végétaux.—Les animaux rapaces, qui mangent de la chair, attaquent souvent les autres animaux et même l'homme qu'ils déchirent et dévorent ensuite.

Les animaux vivent dans la terre, sur la terre dans l'air et dans l'eau.—Ils rampent, ils marchent, ils volent, ils nagent, et sont pourvus de divers organes qui les rendent propres à se mouvoir.—

Les uns ont des pieds, des ailes ; d'autres des nageoires.

Ils sont couverts d'une peau, de poils, de plumes ou d'écailles.—Ils peuvent se défendre contre leurs ennemis, et même les attaquer.—Ils ne réfléchissent ni ne raisonnent ; néanmoins ils distinguent ce qui leur convient et ce qui ne leur convient pas.—Leur instinct leur indique ce qu'ils doivent faire ou ce qu'ils doivent éviter.—Cet instinct est tel que l'on ne peut assez l'admirer, et reconnaître la puissance de Celui qui les a créés et organisés.—Pour que l'on puisse distinguer entre eux plus facilement les animaux, on les a classés ainsi : mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, articulés, mollusques, zoophytes.—Plus tard on vous fera connaître quelques animaux de chacune de ces classes.

No 17.—L'Air

Partout où nous nous trouvons, nous sommes entourés d'air.—Cette substance est tellement subtile que nous ne pouvons la voir ; mais nous pouvons sentir l'air, lorsque nous courons ou lorsque nous faisons avec la main un mouvement plus ou moins rapide.—Souvent on remarque que les branches et les feuilles des arbres se balancent, et l'on entend alors un bruit causé par le froissement des feuilles et des branches.—Quelle peut être la cause de ce bruit ?—L'air passe entre les branches et les remeaux des arbres, les met en mouvement, et produit ce bruit.—Nous disons alors : Le vent souffle, ou : Il vente.—Un vent doux est fort agréable, surtout quand il fait chaud, car il rafraîchit l'air.—Le vent

très fort, qu'on appelle ouragan, fait un bruit effrayant, et peut causer de grands ravages.—Parfois il déracine les arbres, renverse les hommes, les animaux, les voitures, détruit les maisons, enlève les toits, brise les fenêtres, et jette contre des rochers les vaisseaux qui se trouvent en mer.—Cependant l'ouragan cesse bientôt et l'air devient tellement calme qu'on le sent à peine.—Le vent est néanmoins fort utile : il fait tourner les moulins, il souffle dans les voiles déployées des vaisseaux, de sorte que ceux-ci avancent vite et facilement.—Il dirige aussi les nuages qui rafraîchissent les campagnes par la pluie.

Nous ne saurions vivre sans air, puisqu'il faut que nous respirions continuellement de l'air nouveau, pour donner à notre sang toutes ses qualités nutritives ; les plantes non plus ne pourraient, sans cet élément, ni verdoyer, ni fleurir, ni porter leurs fruits.—L'air est tantôt froid, tantôt chaud, tantôt humide, tantôt sec.—Il n'est jamais tout à fait pur. —Les hommes, les animaux, les plantes, l'eau, la terre sont continuellement en contact avec l'air.—Beaucoup de vapeurs rendent l'air malsain, surtout dans les endroits fermés.—Il faut, par conséquent, ouvrir très souvent les fenêtres et les portes des chambres, afin que les vapeurs malsaines puissent sortir, et que l'air pur les remplace.

No 18.—Les Nuages

Nous voyons presque toujours des nuages se mouvoir dans l'air.—Ordinairement les nuages sont gris ou blancs ; à l'approche d'un orage, ils sont bleuâ-

tres et noirs ; le matin et le soir d'un beau jour ils sont dorés, rouges et bruns.—Il y a de petits et de gros nuages, et, en temps pluvieux, le ciel paraît être couvert d'un seul grand nuage.—Les nuages nous apparaissent sous diverses formes : tantôt ils offrent l'aspect d'énormes masses floconneuses, avec les contours les plus fantastiques ; tantôt ils se présentent en une masse informe ; d'autres fois ils forment de longues bandes, ressemblant à des sillons, etc.—Les nuages sont formés de brouillards très épais ; ceux-ci proviennent des vapeurs qui s'élèvent de la terre, de la mer et des eaux courantes.—Lorsque l'eau des nuages se résout en pluie, elle tombe sur la terre ; et nous disons alors qu'il pleut.—Quelquefois de petites gouttes fines tombent tout doucement, c'est ce qu'on appelle petite pluie ou bruine ; dans d'autres temps, l'eau tombe en grande quantité et excessivement vite, c'est ce qu'on appelle giboulée, pluie battante, ondée ou averse.—On nomme pluie locale celle qui ne tombe que sur une certaine étendue du pays, et pluie universelle celle qui tombe sur un pays tout entier.—Quand il pleut d'un côté du ciel, et que le soleil brille du côté opposé, on voit dans les nuages un bel arc de différentes couleurs, qu'on appelle arc-en-ciel.—L'air est quelquefois tellement froid, que les vapeurs qui se trouvent dans les régions supérieures se gèlent et tombent sur la terre sous la forme de grêle ou de flocons de neige.—Lorsque les grains de grêle sont très gros, on les appelle grêlons.—La pluie fertilise la terre et rafraîchit les plantes.—La neige couvre le sol et le préserve de la gelée.—La grêle peut nuire aux plantes, ce qui n'arrive que trop souvent.—Qui est Celui qui fait

monter les vapeurs pour en former des nuages? Qui dirige les nues pour arroser à temps nos campagnes? C'est Dieu.—C'est lui qui a fait lever son soleil et tomber sa rosée sur les méchants comme sur les bons.—Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez fait toutes ces choses, et de ce que vous les conservez par votre divine Providence.

No 19.—L'Orage et les Éclairs

Lorsque la chaleur de l'été a duré longtemps, et qu'il n'est pas tombé de pluie pendant une bonne partie de cette saison, les plantes perdent leur belle couleur verte et commencent à se flétrir.—Le sol se dessèche et se crevasse.—Les animaux paraissent abattus et faibles; l'homme semble avoir perdu sa force et son courage; il se traîne avec peine sous un soleil brûlant.—La nature tout entière est sur le point de céder à cet accablement universel, lorsque tout à coup, par la volonté de Dieu, on voit les nuages se réunir les uns aux autres dans l'atmosphère.—Les nues s'accumulent, deviennent épaisses, et occupent une grande partie du ciel.—On entend dans le lointain le roulement sourd du tonnerre.—Le ciel devient obscur, l'orage s'approche, des éclairs sillonnent les nues, et sont suivis d'un fracas terrible.—Les oiseaux sont effrayés, et volent çà et là pour trouver un abri.—Les animaux de la forêt se cachent dans l'épaisseur du bois, et les hommes se hâtent de chercher un refuge dans leurs habitations.—Il tombe d'abord quelques grosses gouttes, bientôt suivies d'une pluie chaude et abondante, qui rafraîchit la terre altérée.—Les nuages se dissipent

ensuite et le ciel redevient serein.—Les plantes sont vivifiées ; l'air est redevenu pur, les animaux le respirent alors librement ; dès ce moment, ils se sentent à l'aise et commencent à reprendre leur force et leur courage.—L'orage est un grand bienfait de Dieu. — La foudre tombe quelquefois sur les arbres ou sur les maisons, et cause parfois des dommages très considérables. - Le tonnerre et l'éclair font naître chez l'homme des sentiments de respect envers Dieu, et ils nous font connaître, en quelque sorte, la grandeur et la puissance du Créateur.— Nous ne devons pas pour cela avoir une peur enfantine de l'éclair et du tonnerre, car nous devons nous persuader que Dieu est notre père, que nous tenons la vie de lui, que nous ne pouvons la perdre sans sa volonté et qu'un seul cheveu ne peut même tomber de notre tête sans sa permission.

No 20.—Le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune et les Étoiles

Lorsqu'il n'y a plus de nuages dans l'air, nous remarquons au-dessus de nous le ciel.—Celui-ci nous paraît comme une grande voûte.—Vous pensez peut-être qu'il touche dans le lointain à la terre et que le monde finit là ?—Mais il n'en est pas ainsi.—Si vous vous rendez à l'endroit où le ciel semble toucher la terre, vous pouvez encore voir bien loin autour de vous.—Placez-vous où vous voudrez, partout vous aurez autour de vous un cercle qui semblera unir le ciel à la terre ; vous vous trouverez partout au centre d'un cercle qui sera ce qu'on appelle votre horizon sensible.—La terre s'étend encore bien au delà de votre horizon ; elle est comme une boule fort grosse,

et ne touche nulle part au ciel.—Au firmament nous apercevons le soleil, la lune, et une multitude innombrable d'étoiles.—Le soleil est comme une immense boule enflammée.—Il donne tant de lumière qu'il éblouit nos yeux lorsque nous le regardons.—Les rayons du soleil donnent à la terre la lumière et la chaleur ; ils animent tous les êtres vivants ; ils font croître toutes les plantes, éclore les fleurs et mûrir les fruits.—Le soleil paraît se lever et se coucher, ce qui produit le jour et la nuit.—Pendant la nuit, il ne nous éclaire pas : il fait alors obscur et la tranquillité règne partout.—A l'approche du matin, avant que le soleil nous apparaisse, il commence déjà à faire un peu clair et nous disons alors : le jour commence ; ou, l'aube, le point du jour paraît.—La clarté s'accroît de plus en plus et l'aurore illumine les nuages, enfin le soleil lui-même paraît à l'horizon et envoie ses rayons sur la terre.—A mesure que le soleil s'élève, ses rayons deviennent plus lumineux et plus chauds.—A midi, il est au point le plus élevé ; c'est alors qu'il donne le plus de chaleur.—Après cette heure, il commence à baisser insensiblement ; sa lumière et sa chaleur diminuent ; le soir approche, le soleil se couche, et la faible lumière qui nous éclaire encore pendant quelque temps s'appelle crépuscule du soir.—Cette lumière s'éteint graduellement de même qu'elle est apparue le matin.—Au crépuscule succède la brume qui est suivie de la nuit.—Le jour se divise en quatre parties qu'on nomme *matin*, *midi*, *soir*, *minuit*.—Nous employons de même quatre dénominations pour désigner les quatre points principaux du ciel que nous appelons points cardinaux.—Le point du ciel où le soleil semble se lever s'appelle Levant, Est ou

Orient ; celui où il paraît se coucher se nomme Couchant, Ouest ou Occident ; le point qui se trouve au milieu, entre le levant et le couchant, du côté où le soleil paraît à midi, se nomme Sud ou Midi ; celui qui se trouve de même au milieu, entre le levant et le couchant, mais du côté opposé à celui où le soleil se montre à midi, s'appelle Nord ou Septentrion.— Les vents principaux prennent leurs noms de ces différentes directions ; ainsi on dit vent du nord lorsque le vent nous vient du nord ; de même on dit vent d'ouest, vent d'est, vent du sud.—La lune, si calme et si sereine, nous éclaire pendant la nuit.— Tantôt elle nous montre son disque tout entier ; tantôt, la moitié, elle paraît sous la forme d'une faucille ; parfois même nous ne voyons rien de son disque argenté.—Lorsque la lune est cachée pour nous, nous disons qu'elle est invisible ; après quelque temps, elle commence à se montrer de nouveau, et nous l'appelons alors nouvelle lune.—Quelques jours après, nous remarquons une raie courbée ; c'est ce qu'on appelle le croissant.—Chaque jour on en voit davantage ; et au bout de sept jours, après la nouvelle lune, la moitié droite du disque est visible : c'est ce que l'on appelle le premier quartier.—Sept jours plus tard, la lune nous présente son disque tout entier, et on dit alors : Il y a pleine lune.— Sept jours après la pleine lune, on ne voit plus que la moitié gauche du disque, et on dit alors : Nous sommes au dernier quartier.

Ces changements de la lune, qu'on appelle phases, se succèdent pendant tout le cours de l'année, à peu près de sept en sept jours.

Les étoiles sont visibles au ciel, lorsque la nuit est venue, mais pour les bien voir, il faut que le

ciel ne soit pas couvert de nuages.—Les étoiles sont également au firmament pendant le jour ; mais nous ne les voyons pas, parce que l'éclat du soleil les rend invisibles.—Elles ne nous semblent pas égales en grandeur ou en éclat ; les unes brillent très vivement ; les autres ne luisent presque pas.—Avez-vous déjà essayé de compter les étoiles ?—Elles sont tellement nombreuses que personne ne serait en état de les compter.—Le soir, lorsque le ciel est parsemé d'une multitude innombrable d'étoiles, il nous vient dans la pensée que c'est Dieu qui a placé là ces beaux corps lumineux.—En voyant la lune se cacher derrière les nuages, et nous envoyer la lumière pour nous éclairer pendant la nuit, nous pensons à Dieu qui l'a faite pour nous.—Quand, le matin, nous voyons le soleil se lever derrière les montagnes, dorer la cime des rochers et colorer les prairies et les champs, nous pensons encore à Celui qui l'a fait, qui le dirige dans son cours, pour que cet astre puisse répandre partout où il y a vie, sa lumière et sa chaleur si bienfaisantes.—" *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament manifeste ses œuvres,*" a dit le Roi prophète.

No 21.—La Division du Temps

LE JOUR

Le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil est appelé jour.—Au jour succède la nuit. —Le jour et la nuit se succèdent régulièrement.—Parfois on comprend par jour la réunion d'un jour et d'une nuit.—Sous ce point de vue, le jour est

divisé en 24 heures ; chaque heure en soixante minutes, et chaque minute en soixante secondes.—Une seconde dure un peu plus qu'un battement du pouls.—Pour savoir quelle partie du jour est écoulée, on se sert d'horloges, de pendules, de montres, de cadrans solaires.—Le jour et la nuit ne sont presque jamais d'une égale longueur.—Ceci provient de ce que le soleil éclaire tantôt plus longtemps, tantôt moins longtemps la partie de la surface terrestre que nous habitons.—Si le jour est long, la nuit qui suit sera courte ; si le jour est court, la nuit sera longue.—Ainsi nous avons la nuit la plus courte lorsque nous avons le jour le plus long.—A partir de ce moment, le jour décroît jusqu'à ce que nous ayons le jour le plus court et la nuit la plus longue.—Alors les nuits commenceront à décroître jusqu'à l'arrivée du plus long jour.—Le jour et la nuit ensemble ont toujours 24 heures, et ce jour de 24 heures commence à minuit.—De minuit à midi il y a les 12 heures du matin, et de midi à minuit les 12 heures du soir.

L'ANNÉE

Le temps qui s'écoule pendant que la terre accomplit son voyage périodique autour du soleil, s'appelle an ou année.—Tout autre temps d'égale durée se nomme également une année.—L'année ordinaire a 365 jours, et commence au 1er janvier.—L'année bissextile a un jour de plus.—Cent ans forment un siècle.—L'année se divise en douze mois.—Les noms des mois sont janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre.—Les mois de jan-

vier, de mars, de mai, de juillet, d'août, d'octobre et de décembre ont 31 jours.—Ceux d'avril, de juin, de septembre et de novembre ont 30 jours.—Le mois de février, n'en a que 28 dans l'année ordinaire, et 29 dans l'année bissextile, qui arrive tous les quatre ans.—L'année ordinaire est composée de 52 semaines et 1 jour.—Chaque semaine a 7 jours qui sont appelés : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche.—Les six premiers se nomment jours ouvrables ; le dimanche est consacré au Seigneur.—Outre le dimanche, on célèbre encore d'autres jours qu'on désigne sous le nom de fêtes ou jours fériés.

No 22.—Les Saisons

On divise aussi l'année en quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, qui se succèdent régulièrement.—Le printemps commence le 21 mars, à l'équinoxe du printemps, quand les jours et les nuits sont d'égale longueur ; l'été, le 21 juin, époque des plus longs jours ; l'automne, le 21 septembre, à l'équinoxe d'automne ; et l'hiver le 21 décembre, époque des plus longues nuits.

Nous remarquons que chaque saison produit de grands changements sur la terre.

LE PRINTEMPS

Le printemps commence vers Pâques.—Les jours à cette époque sont déjà assez longs ; et ils croissent encore pendant deux ou trois mois.—Durant tout ce temps, si nous remarquons le soleil à midi

nous verrons que chaque jour il s'élève un peu plus dans le ciel et que la chaleur s'accroît de plus en plus.—Alors la neige et les glaces de l'hiver se fondent entièrement ; l'air devient plus serein et plus doux ; la terre se couvre d'une nouvelle verdure, et partout se développent de belles fleurs.—D'un jour à l'autre les plantes croissent, l'herbe dans les prairies devient plus haute, les arbres se chargent de feuilles : tout est riant et agréable.

Le jardinier va avec plaisir dans son jardin ; le cultivateur éprouve de la joie, lorsqu'il visite son champ.—Les animaux semblent prendre une vie nouvelle et se ranimer.—Les hirondelles, les alouettes, les rossignols viennent de nouveau habiter nos climats.—Les oiseaux chantent dans la forêt, et commencent à construire leurs nids. — Les poissons nagent gaiement dans l'eau ; les abeilles et les papillons volent de fleur en fleur.—Les enfants aussi se réjouissent : ils se promènent, ils ont du plaisir à pouvoir reprendre leurs jeux et ils remercient de tout leur cœur Celui qui nous a donné cette agréable saison.—En nous promenant pendant un beau jour de printemps, soit dans le jardin, soit dans les campagnes ; en entendant le chant des oiseaux ; en voyant les belles fleurs, il faut que nous nous rappelions les douces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : " Voyez les fleurs des champs, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme la plus humble d'entre elles. "

L'ÉTÉ

Le printemps finit le 21 juin pour faire place à l'été.—Nous avons alors les jours les plus longs et

les nuits les plus courtes.—La chaleur augmente, et elle est parfois accablante.—Si, d'un côté, nous sommes tourmentés par la grande chaleur du jour, d'un autre, nous goûtons, en compensation, l'agréable fraîcheur des soirées et des nuits.—Dans cette saison, quelques fruits mûrissent assez tôt, tels que les cerises, les fraises, le groseilles.—Les champs jaunissent, on fauche le foin, on coupe le blé, et bientôt on voit des voitures chargées de gerbes se diriger vers le village.—Remarquez, mon enfant, la quantité de nourriture que, pendant l'été, chaque année nous donne.—Tout être vivant trouve, pendant cette saison, ce qu'il lui faut : la chenille, sa feuille ; l'abeille, sa fleur ; le bétail, son herbe, et l'homme, son pain.

L'AUTOMNE

Après l'été vient l'automne qui commence le 21 septembre et finit le 21 décembre.—La durée des jours, ainsi que la chaleur, diminue de plus en plus.—Il fait souvent un temps nébuleux et pluvieux.—Parfois il y a en automne des jours très sereins, qui forment ce qu'on appelle l'été de la Saint-Martin.—On récolte, pendant cette saison, le reste des produits de la campagne et les fruits.—Le cultivateur s'occupe des labours.—Les fleurs disparaissent insensiblement ; les petites plantes meurent ; le feuillage jaunit, rougit, puis les feuilles tombent, dispersées çà et là par le vent d'automne.—Les oiseaux de passage nous quittent ; divers animaux font leurs provisions d'hiver ; d'autres tombent dans un sommeil profond pour ne se réveiller qu'à l'époque où ils pourront trouver leur nourriture.

L'HIVER

Quelques jours avant la grande fête de Noël, nous avons le jour le plus court et la nuit la plus longue. —C'est alors que commence l'hiver.—Il fait ordinairement très froid vers cette époque, et le vent du nord souffle avec violence.—La gelée rend la terre fort dure, et couvre les eaux d'une glace plus ou moins épaisse.—Il tombe de la neige ; les arbres et les arbrisseaux sont privés de leur feuillage ; et très peu conservent leur verte parure.—Rien ne croît, rien ne fleurit, rien ne mûrit : la terre se repose.—Il règne partout un silence profond.—Les oiseaux ne chantent plus, les animaux ne vont plus aux champs.—Les promeneurs sont plus rares.—Tout est couvert de neige.—Cependant, malgré la neige et le froid, l'hiver a encore ses charmes et ses beaux jours.—Nous ne restons pas continuellement dans nos maisons ; l'exercice en plein air est nécessaire pour fortifier notre corps.—Les enfants surtout aiment alors à sortir pour glisser avec des traîneaux sur la neige dure ou avec des patins sur la glace.—Ils doivent avoir soin de s'habiller bien chaudement avec des étoffes de laine ou avec de bonnes fourrures, pour ne point prendre de froid.—L'hiver dure jusque vers Pâques, fête où nous célébrons la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

No 23.—L'Homme

La créature la plus noble et la plus parfaite qui habite la terre est l'homme.—Dieu l'a créé à son

image.—Après que l'homme eut défiguré cette image par le mal, le Sauveur est venu pour lui rendre sa première splendeur.—Nous avons un corps mortel et une âme immortelle.

LE CORPS

Notre corps est, sous tous les rapports, de beaucoup supérieur à celui des animaux.—Les animaux portent leurs regards vers la terre ; nous, au contraire, nous portons les nôtres vers le ciel où est notre véritable patrie.—Notre corps se compose de la tête, du tronc et des membres.—La tête est couverte de cheveux par-dessus et par derrière.—Ces cheveux la protègent contre l'humidité, le froid et les atteintes des corps durs.—La tête est la plus belle partie du corps de l'homme.—Il y a des cheveux de différentes couleurs : des noirs, des châtains, des roux, des blonds et des blancs.—La partie supérieure de la tête s'appelle le crâne.—Le devant de la tête se nomme le visage ou la figure.—Dans le visage, on remarque le front, les yeux, le nez, les joues, la bouche et le menton.—Aux côtés de la tête on remarque les oreilles et les tempes.

Les yeux, qui se trouvent placés dans des cavités, se composent de diverses parties, dont la principale est la pupille qu'on appelle aussi prunelle. — Les yeux sont recouverts par des paupières bordées de cils.—Les yeux sont les organes de la vue.—Je puis voir la forme, la grandeur, la couleur et bien d'autres qualités des objets.—Je vois mes parents, mes frères, mes sœurs, mon maître, mes amis et beaucoup

d'autres personnes.—Je vois le jardin avec ses arbres et ses fleurs.—Je vois le firmament, le soleil, la lune et la multitude innombrable des étoiles.—De quel avantage les yeux ne nous sont-ils pas à l'école ?—Que l'aveugle est malheureux !—Quel bonheur pour moi de jouir de la vue ! Je veux faire un bon usage de mes yeux et ne jamais regarder des choses défendues.—Les yeux sont placés de telle sorte que nous pouvons les mouvoir et les diriger dans toutes les directions.—Ils sont d'une grande sensibilité ; une légère blessure à l'œil cause de grandes douleurs et peut avoir des suites funestes.—Aussi remarquez bien de quelle manière ils sont protégés ; ils sont enfoncés dans la tête, entourés d'os très forts, surmontés de sourcils qui arrêtent la sueur du front, et ils sont garnis de paupières qui les recouvrent pendant le sommeil.

Aux deux côtés de la tête, on remarque les oreilles, organe de l'ouïe.—Au moyen de ces organes, j'entends ce que disent mes parents, mes maîtres, mes frères, mes sœurs, mes compagnons d'école, et tous ceux qui parlent.—Je puis distinguer aussi, par l'ouïe, si les personnes que j'entends sont gaies ou tristes ; si elles sont contentes ou non de moi.—Je puis entendre de même le chant et la musique.—L'ouïe facilite l'instruction.—Elle nous avertit de certains dangers pendant le jour et pendant la nuit.—Celui qui n'entend pas est sourd.—Lorsqu'un enfant est sourd de naissance il reste également muet, et on l'appelle sourd-muet.—Le sourd-muet est fort à plaindre et souvent très malheureux.—Heureux celui qui entend ; et doublement heureux celui qui comprend !—Je veux écouter avec soin ce que mes parents, mes maîtres me disent, et leur obéir.

Dans la face, on remarque la bouche composée des lèvres, de la mâchoire, des dents, de la langue et du palais.—Nous nous servons de la bouche pour parler, pour manger, pour boire, pour respirer, pour chanter, pour prier.—Les parties de la bouche qui sont nécessaires pour parler, s'appellent les organes de la parole.—On peut parler vite ou lentement, haut ou bas, intelligiblement ou inintelligiblement. —Les organes de la saveur ou goût, sont la langue et le palais.

Le nez sert à flairer et à respirer.—Parmi les objets, il y en a qui répandent une odeur agréable ; d'autres une odeur désagréable.—Par l'odorat, je puis distinguer les diverses qualités des aliments : l'odorat m'avertit de ne point manger les choses répugnantes ou nuisibles.—Le cou joint la tête au corps.—Le derrière du cou s'appelle la nuque ; le devant, la gorge.—Les membres sont attachés au corps.—J'ai deux bras ; chacun d'eux est terminé par une main ayant cinq doigts.—Les noms des doigts sont le pouce, l'index, le médius, l'annulaire, l'auriculaire ou le petit doigt.—Au moyen des bras et des mains, je puis faire diverses choses.—J'ai aussi deux jambes auxquelles se trouvent attachés les pieds, qui ont, comme les mains, cinq doigts.—Je me sers des pieds pour me transporter d'une place à une autre en marchant, en sautant ou en courant.—Les membres, pour être propres au mouvement, sont pourvus d'articulation.—Aux doigts des mains et des pieds se trouvent des ongles.—J'ai cinq sens, qui sont : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher.—Quatre de ces sens ont leur siège à la tête : le toucher est répandu sur toute la superficie du corps.

La charpente du corps s'appelle squelette.—Elle est composée d'un grand nombre d'os unis entre eux d'une manière si admirable, que nous pouvons, avec la plus grande facilité, marcher, courir, sauter, nous courber, nous redresser, travailler ; en un mot, faire presque tous les mouvements que nous voulons.—Parmi ces os, quelques-uns renferment de la moelle.—Les os sont entourés de chair, et cette chair est recouverte d'une peau.—Selon les races, la peau est blanche, jaune, brune, rougeâtre ou noirâtre.—Dans la tête se trouve le cerveau ; dans l'épine dorsale, la moelle épinière d'où partent les nerfs.—Dans le haut du tronc sont placés le cœur et les poumons ; dans la partie inférieure du tronc se trouvent l'estomac, les intestins ou boyaux unis par le mésentère, le foie, la rate et les reins.

Du cerveau par le moelle épinière, partent les nerfs qui se dirigent dans toutes les parties du corps. —Les nerfs ressemblent à des fils blancs et très déliés.—Ils se trouvent dans toutes les parties du corps : dans les yeux, dans les oreilles, dans le nez, dans la langue, sous la peau, partout, excepté dans les ongles et dans les cheveux.—Ce sont les nerfs qui donnent au corps la propriété du toucher, aux yeux celle de la vue, aux oreilles l'ouïe, au nez l'odorat, et à la langue la propriété de la saveur.—Je puis sentir le battement de mon cœur.—Le sang part du cœur par les artères pour circuler dans tout le corps, et il revient au cœur par les veines.—La respiration porte l'air dans les poumons et l'y met en contact avec le sang.—Je respire continuellement de l'air par le nez et par la bouche ; et cet air parvient par la trachée dans les poumons qui l'expirent tout de suite.—L'homme, placé dans un endroit où

il ne pourrait respirer, par exemple dans l'eau, devrait infailliblement mourir.—Les aliments, après avoir été broyés dans la bouche, entrent par le gosier et par le conduit alimentaire dans l'estomac, où ils sont digérés.—Le corps peut être grand ou petit, fort ou faible, bien portant ou maladif.—Quand je suis bien portant rien ne me fait mal.—Je suis gai et de bonne humeur : je suis alors disposé à apprendre et à travailler.—Tout ce que je mange et bois me semble bon, et mon sommeil est paisible.—Le malade éprouve de vives douleurs.—Sa figure est pâle et son regard est terne.—Son esprit est sombre, et il n'est point disposé à apprendre.—Il est indifférent au jeu, au chant, à la musique, et à tout ce qui lui faisait autrefois plaisir.—Quoiqu'il garde continuellement le lit, il ne dort pas, et il ne trouve pas de repos.—La nuit lui semble bien longue, et il soupire après le jour, espérant que celui-ci lui procurera du soulagement.—Mais c'est en vain, car le jour se passe, et ce pauvre malade gémit encore ; dès lors il désire ardemment la nuit dans l'espoir de trouver quelques moments de repos.—Mais hélas ! pas encore de repos !—Le moment de la convalescence n'est pas arrivé pour lui.—Qu'il est grand le bonheur de se porter bien !

Pour conserver mon corps en état de santé, il faut que je prenne de la nourriture.—Je mange quand j'ai faim et je bois quand j'ai soif.—Celui qui mange ou boit trop, se rend malade et commet le péché de gourmandise.

Les aliments nous sont fournis en partie par le règne animal, en partie par le règne végétal.—Toute notre nourriture doit être propre, saine et substantielle.—Cependant il n'est pas du tout nécessaire de

prendre des aliments rares et délicats ; il est même dangereux de s'y habituer.—La gourmandise est la voie qui mène directement à la mendicité.—Cela veut dire que celui qui aime trop les friandises et les choses exquises s'expose à devenir pauvre.—Le gourmand risque, en outre, de nuire à sa santé, et de devenir un menteur ou un voleur.—La meilleure boisson, c'est l'eau fraîche.—La bière, le vin et le café sont moins salutaires.—Evitez surtout de prendre de l'eau-de-vie : c'est un véritable poison.—Quiconque boit trop de spiritueux devient ivre.—Un homme ivre ne peut ni marcher ni se tenir sur ses jambes : il chancelle et tombe.—Il parle difficilement, et rien de ce qu'il dit n'a de sens.—Souvent il blasphème, il jure et parfois il se rend coupable de grands crimes.—Celui qui s'enivre très souvent devient stupide et perd le goût du travail ; il ruine sa santé, s'attire le mépris d'autrui, devient misérable sous tous les rapports, et se prépare une mort anticipée.

Il faut que le corps soit couvert de vêtements pour être préservé de l'intempérie des saisons.—Mes vêtements sont bons, lorsqu'ils sont propres et non déchirés.—De riches habillements ne rendent ceux qui les portent ni plus sages ni plus instruits.—L'habit ne rend pas l'homme honorable.—Celui qui aime trop à se parer est fat et orgueilleux.—Il dépense son argent à acheter des objets inutiles, tandis qu'il pourrait en faire un meilleur usage.—Parmi les gens vaniteux, il y en a qui portent atteinte à leur santé en se serrant trop fortement le cou ou la poitrine.—La vanité entraîne à d'autres fautes et à d'autres folies.—Le corps humain a une forme gracieuse ; il est merveilleusement organisé ; nous y trouvons mille détails dignes de notre admiration.—

Cependant la partie la plus noble de l'homme est l'âme qui est unie au corps.

L'AME

Je ne puis voir mon âme ; elle est immatérielle. — S'il m'arrive quelque chose d'agréable, j'éprouve de la joie ; les choses désagréables, au contraire, me contrarient, me rendent tristes.—Ce n'est pas le corps qui éprouve ou de la joie ou de la tristesse, mais bien l'âme, et c'est pourquoi on dit : *L'âme a du sentiment.*

Je puis faire des réflexions sur les objets, par rapport à leurs qualités, à leurs usages, et aux lieux d'où ils proviennent.—Je puis faire en moi les réflexions suivantes concernant un arbre : il est vert ; il croît et fleurit ; il nous donne des fruits ou du bois ; il est provenu d'un pépin.—De même je puis faire diverses réflexions touchant une chaise, une table, une fenêtre, le papier et une multitude d'autres objets.

En voyant à travers la fenêtre que les branches et les feuilles d'un arbre se meuvent, je fais la réflexion suivante : L'arbre se meut *parce qu'il fait du vent.*—Je réfléchis sur la *cause du mouvement.*— Lorsque je vois tomber de la pluie, je pense ceci : *La pluie rend la terre humide ;* je me représente *les effets* divers de la pluie.—Je suis en état de trouver les *effets* produits par diverses *causes*, et les *causes* qui ont amené un de ces effets.—Il fait chaud dans une place.—Sur l'eau se forme de la glace ; la glace et la neige se fondent.—Les ailes d'un moulin à vent, ainsi que la roue d'un moulin à eau tournent.

Au soir on est fatigué ; le matin, au contraire, on est réconforté et réjoui : tous ces effets proviennent de causes que je puis facilement trouver.

On allume le feu dans le poêle.—On commet des imprudences dans l'usage du feu.—Certain jardinier est paresseux, il néglige son jardin.—Un autre travaille, il cultive ses terres avec beaucoup de soin.—Un enfant est paresseux, un autre est appliqué.—Ce sont des causes dont il m'est facile d'indiquer quels seront les effets.—Donc, mon âme pense, réfléchit : ou, en d'autres termes, *elle a la faculté de penser.*

Je puis comprendre lorsque mes parents me disent : Dieu est le créateur et le conservateur de toutes choses. — Dieu nous aime ; nous sommes dans le monde pour l'aimer, pour faire ce qu'il nous commande, et devenir par là éternellement heureux.

Je puis concevoir ce qui est vrai ou faux, ce qui est bien ou mal.—C'est mon âme qui perçoit, qui comprend et qui distingue tout cela.—C'est d'après ces considérations qu'on a dit : *L'âme a de la raison.*

Ce que je vois et ce que je comprends est peu de chose.—Quoique d'autres personnes puissent penser et comprendre plusieurs choses, elles sont encore loin de savoir tout.—Elles voient certains effets dont elles ne peuvent trouver les causes et elles se trompent d'ailleurs très facilement.—Elles tiennent parfois pour vrai ce qui est faux et pour faux ce qui est vrai ; elles ne considèrent pas toujours le bien comme bien et le mal comme mal.

Je puis obéir à mes parents, cependant je puis aussi me montrer désobéissant envers eux.—Je puis

dire la vérité, mais aussi je puis mentir.—Je puis dire mes prières avec ferveur; je puis, au contraire, être fort distrait en les récitant.

Je veux ou je ne veux pas être obéissant.—Je veux ou je ne veux pas dire la vérité, etc.—Entre plusieurs actions, je puis choisir celle qui me convient.—Je puis vouloir ou approuver l'une, et ne pas vouloir ou désapprouver une autre.—Mon âme choisit ; elle veut ou elle ne veut pas.—*Mon âme a donc la libre volonté.*

Je devrais toujours choisir, vouloir et faire le bien et jamais vouloir faire le mal.—Certes, je suis faible pour faire le bien ; et j'ai une tendance pour le mal, pour le péché.—Le penchant vers le mal, je puis le vaincre avec l'assistance et la grâce de Dieu.—Dieu m'assistera certainement si je ne l'abandonne point, si j'invoque son aide et si je fais moi-même des efforts pour mon salut.—Alors le Saint-Esprit éclairera mon esprit qui appréciera mieux ce qui est bien et ce qui est mal ; il me donnera l'intelligence pour distinguer le bien du mal ; il m'inspirera l'amour pour le bien et l'horreur pour le mal ; il me fortifiera pour que je puisse faire le bien et éviter le mal.—Dieu m'aidera toujours, si je m'adresse à lui avec confiance, et si je reçois dignement les saints sacrements.

En voyant un pauvre enfant qui demande, les larmes aux yeux, un morceau de pain, une voix intérieure me dit : Partage ton repas avec lui !—Quand je suis tenté d'excuser mes fautes, cette voix me dit : Point de mensonge !—Si mes camarades m'excitent à la colère, cette voix me dit : Taisez-vous, calmez-vous ; ne dites rien dans un accès d'emportement ; la colère est aveugle, elle ne dis-

tingue pas entre le vrai et le faux.—C'est Dieu qui parle par cette voix, qui m'excite au bien et qui me détourne du mal.—C'est sa voix même, c'est la voix de Dieu ; elle est appelée la *consciencc.*

Chaque fois que j'écoute la conscience et que je suis ses conseils, elle me dit : *Vous avez bien fait.*—C'est alors que j'ai la conscience pure, et que je me sens content et heureux intérieurement.—Si, au contraire, je me livre aux mauvaises inspirations, la conscience me tourmente par des reproches insupportables.—Dans ce dernier cas, j'ai la conscience troublée, mon esprit n'est pas tranquille, et je suis mécontent de moi-même.—Puissé-je conserver pure ma conscience !—Que Dieu m'aide à croître en vertu comme je crois en âge.

On m'annonce très souvent qu'un enfant ou un adulte est mort ; un jour ce sera mon tour de mourir ; car tous les hommes doivent mourir.—Mais ce n'est que mon corps qui mourra, mon âme est immortelle.—Elle vivra éternellement.—A l'heure de la mort, l'âme se sépare du corps jusqu'au jour de la résurrection, pour être récompensée ou punie, selon la conduite que nous aurons tenue sur la terre.

Le corps est enseveli et reste dans le tombeau jusqu'à ce qu'il ressuscite, par N.-S. Jésus-Christ.

No 24.—L'État

Tous les habitants d'une ville, d'un village, d'une paroisse ou d'un canton (township) forment une *municipalité locale.* — Dans chaque municipalité locale, le *maire* est l'autorité supérieure.—Il est le

président d'un corps politique qu'on nomme *conseil municipal.*—Ce conseil est composé de sept conseillers, nommés par les électeurs qui sont propriétaires ou locataires dans la municipalité.—Le maire est nommé par les conseillers et choisi par eux.

Plusieurs municipalités locales, excepté les cités et les villes, forment une *municipalité de comté.*—Cette municipalité est aussi régie par un conseil composé des maires des municipalités locales.—Ce conseil est présidé par le *préfet* qui est élu comme le maire.

Le conseil de la municipalité locale et celui de la municipalité de comté font des règlements sur les chemins, les ponts, les cours d'eau et la police locale.

Plusieurs comtés forment une *province.*—Chaque province est gouvernée par un *lieutenant-gouverneur.*—Le lieutenant-gouverneur ne gouverne pas seul.—Il est assisté d'un *Conseil exécutif* composé du premier ministre et de six autres ministres.—Ces ministres sont mis chacun à la tête d'un département d'administration, tel que l'instruction publique, les terres de la couronne, les travaux publics, les finances, celui des officiers en loi, et quelques autres.—Le lieutenant-gouverneur fait les lois provinciales avec le consentement d'un *Conseil législatif* et d'une *Assemblée législative* —Le Conseil législatif est composé de membres nommés par le lieutenant-gouverneur, parmi les notables de la province.—L'Assemblée législative est composée de membres élus par les électeurs des cités et des comtés dans la province.

Plusieurs comtés forment aussi un district judiciaire.—Dans les paroisses, les cantons (townships) et les comtés, il y a des cours inférieures ou tribunaux de première instance qui jugent les petits

procès.—Ce sont les cours de *commissaires*, les cours de *magistrats* et les cours de *circuit*.—Dans chaque district il y a une cour supérieure qui juge les grands procès.—Cette cour est présidée par un juge et quelquefois par trois juges.—Au-dessus de toutes ces cours, il y a, pour la province, *la Cour du Banc du Roi*, qui est composée d'un juge en chef, et de quatre autres juges.—Cette dernière cour juge les appels des autres cours.—Les procès criminels sont instruits d'abord devant les juges de paix qui se trouvent dans les paroisses ou les villes, et ensuite, dans chaque district, devant les cours plus importantes que l'on nomme *Cour des Sessions de la Paix* et *Cour du Banc du Roi* (juridiction criminelle).—Des avocats défendent les intérêts des parties en cause devant la cour.—Certains employés, tels que les protonotaires, les greffiers, les huissiers et les constables sont attachés à chaque tribunal.

Plusieurs provinces enfin forment l'Etat qui s'appelle chez nous *Puissance du Canada*.—La Puissance est gouvernée par un *gouverneur-général*, assisté d'un Conseil privé.—Ce conseil est composé du premier ministre fédéral et d'environ douze autres ministres.—Tous ces ministres dirigent des départements d'administration comme dans la province.

Les lois fédérales sont faites par le gouverneur-général, un Sénat et une Chambre des Communes.—Les *sénateurs* sont nommés par le gouverneur-général.—Les membres des Communes sont élus par les électeurs des villes et des comtés.

—

Au-dessus du gouverneur-général il y a le *roi* et le parlement d'Angleterre, qui nous ont donné

notre constitution. — C'est le roi qui nomme le gouverneur-général.

Le gouverneur-général et le lieutenant-gouverneur, quand ils gouvernent, agissent toujours au nom du roi.

No 25.—L'Église

Jésus-Christ a révélé aux hommes une seule religion.—Il est la vérité même, et par conséquent il n'a pu tromper les hommes, ni leur enseigner des opinions contradictoires.—Il n'y a donc qu'une religion qui soit vraiment celle de Notre-Seigneur.—Les autres diffèrent plus ou moins de celle de Jésus-Christ et par là même elles sont fausses.

Le Sauveur a perpétué sa doctrine, sa religion par l'établissement d'une société visible et parfaite, qui est l'Eglise.—On devient membre de cette société par la foi et le baptême.—On continue d'en faire partie, même après la mort, si l'on est jugé digne au tribunal de Dieu.—L'Eglise *triomphante* est composée de ceux qui jouissent déjà du bonheur du ciel, tels que les saints et la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, qui est la plus parfaite de toutes les créatures.—L'Eglise *souffrante* comprend tous les justes qui expient dans le purgatoire le reste des peines dues à leurs péchés et qui doivent plus tard être admis dans la patrie céleste. L'Eglise *militante*, à laquelle nous appartenons maintenant, renferme tous les membres de l'Eglise qui combattent encore sur la terre pour acquérir la vie éternelle.

L'Eglise militante est la société visible des fidèles

qui, sous la direction des pasteurs légitimes, professent une même foi, participent aux mêmes sacrements et tendent tous vers un but unique qui est le salut éternel.

C'est Jésus-Christ qui a fondé l'Eglise avec des pasteurs et des fidèles.—Il choisit d'abord soixante et douze disciples, et parmi ces disciples, douze apôtres.—Saint Pierre fut établi chef de toute la société, pasteur de tout le troupeau du Sauveur, fondement inébranlable de l'Eglise, docteur infaillible de tous les chrétiens.—Il fut le premier évêque de Rome.—C'est dans cette ville qu'il mourut après vingt-cinq ans d'épiscopat.—Ceux qui succèdent à saint Pierre sur le siège de Rome s'appellent *papes*, *souverains pontifes* ou *vicaires de Jésus-Christ*.—Les papes gouvernent l'Eglise catholique répandue dans le monde entier.—Quelle que soit la dignité dont nous sommes revêtus, nous leur devons une soumission complète.—Les papes, définissant une doctrine qui concerne la foi ou la morale, sont infaillibles, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent enseigner l'erreur.—Ils sont aidés dans l'administration de l'Eglise par les *cardinaux*.

Les apôtres et les disciples qui avaient reçu la mission de prêcher l'Evangile, ont eu pour successeurs les *évêques* et les *prêtres*.—Les évêques sont ceux qui exercent l'autorité dans un *diocèse*, mais toujours sous la dépendance et la direction du Souverain Pontife.—Ils ont à leur tête un *archevêque* ou *métropolitain*, et ils en sont les *suffragants*.

Les évêques réunis sous la présidence du Souverain Pontife ou de ses délégués, forment ce que l'on appelle un *concile général* ou *œcuménique*.—Quand les seuls évêques d'une province ou d'un royaume

sont assemblés pour délibérer sur les affaires de l'Eglise, le concile est *provincial* ou *particulier.*

Les prêtres sont chargés de la direction spirituelle d'une petite partie des fidèles d'un diocèse.—Le *curé* est à la tête d'une paroisse : il est quelquefois aidé dans ses fonctions par des *vicaires.*

Le Pape, les évêques et les prêtres constituent l'Eglise *enseignante.*—Jésus-Christ leur a commandé d'annoncer sa doctrine au genre humain tout entier, et pour cela il les a revêtus de son autorité.—Les fidèles sont tenus, sous peine de damnation, de croire ce qui leur est enseigné. " Celui qui ne croira pas, dit Jésus-Christ, sera condamné."

L'Eglise du Christ est *visible* dans ses membres qui sont les hommes, dans les réunions publiques des fidèles, dans les actes du culte, dans l'administration des sacrements, dans l'organisation de la hiérarchie et surtout dans ses caractères distinctifs qui la font reconnaître pour la véritable Eglise.—Elle se compose non seulement de justes et de prédestinés, mais encore de pécheurs.

L'Eglise du Christ est *indéfectible*, c'est-à-dire qu'elle existera jusqu'à la fin des siècles.—Elle demeurera toujours comme un phare lumineux destiné à faire voir aux hommes la vérité et le chemin du ciel.—Elle est *infaillible* dans ses enseignements, parce qu'elle a l'Esprit-Saint pour l'éclairer et la prémunir contre toute erreur.—Elle a *l'autorité* nécessaire pour gouverner, parce que Jésus-Christ a dit : " Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise.—Celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen et un publicain."—Elle a reçu de Dieu le pouvoir de faire des lois, de les faire exécuter, de régler tout ce

qui concerne la discipline et de punir ses enfants rebelles.

L'Eglise du Christ est *une*, c'est-à-dire que tous les fidèles qui la composent sont soumis aux mêmes pasteurs légitimes, et professent partout et toujours la même foi.—Les églises qui n'ont pas cette parfaite unité, ne peuvent pas être vraies, parce que Jésus-Christ n'a fondé qu'une seule société, et n'a enseigné qu'une seule et même doctrine.

L'Eglise chrétienne est *sainte*, non seulement dans son chef invisible qui est Jésus-Christ, et dans les sacrements qu'elle doit administrer, mais encore dans un grand nombre de ses membres qui pratiquent les vertus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance jusqu'à l'héroïsme.—Elle doit produire des saints, puisque c'est le but que le Sauveur s'est proposé en la fondant.

Cette même église doit être *catholique*, ou répandue dans le monde entier.—Elle doit conserver l'unité dans son universalité.—Jésus-Christ a destiné sa doctrine à tous les hommes ; c'est pour cela qu'il a dit à ses apôtres : " Allez et enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Prêchez l'Evangile à toute créature."

Elle doit être *apostolique*, c'est-à-dire qu'elle doit remonter, par une série non interrompue de pasteurs légitimes, depuis notre époque, jusqu'au temps des apôtres.—C'est dans cette succession de pasteurs que s'est conservée la vraie doctrine que le Sauveur a révélée aux hommes.

Si nous cherchons maintenant parmi toutes les communions chrétiennes quelle est celle qui possède l'unité, la sainteté, la catholicité et l'aspostolicité

voulues par Jésus-Christ, nous trouvons qu'il n'y a que l'Eglise Romaine.—Les autres Eglises n'ont aucun de ces caractères distinctifs.—Elles n'ont pas l'unité, puisque leur propre principe fondamental du libre examen des Ecritures, ne peut produire que la division : c'est aussi ce qui est confirmé par l'expérience.—Elles ne possèdent pas la sainteté, puisqu'elles n'ont jamais enfanté de saints et que leur doctrine de la justification par la foi seule, sans les œuvres, conduit à l'anéantissement de toutes les vertus.—Elles ne sont pas catholiques, parce qu'elles sont restreintes à une province, à un royaume.—L'apostolicité leur fait également défaut.—En effet, il est facile d'assigner la date de l'origine de ces différentes Eglises ; aucune ne remonte jusqu'à Jésus-Christ.

Il faut donc demeurer sincèrement attaché à l'Eglise Romaine, dont le Pape est le chef suprême et infaillible.—Elle seule est la vraie Eglise fondée par l'Homme-Dieu ; elle seule est toujours une, sainte, catholique et apostolique.

No 26.—Dieu

1. Dieu a créé le ciel, la terre et tout ce qui existe.—Il est le *créateur* de toutes les choses, et celles-ci sont ses *créatures*.

Dieu créa toutes les choses, il y a plusieurs milliers d'années ; il les a maintenues ou perpétuées jusqu'à ce jour.—Il continuera à le faire jusqu'à l'accomplissement de ses desseins.—Dieu conserve et gouverne tout : il est le *conservateur* et le *régulateur* de tout ce qui existe.

Comme Dieu a créé toutes les choses, qu'il les conserve et les gouverne, elles lui appartiennent, et il peut en faire ce qu'il veut.—Dieu est le *maître* de tout.

Dieu est aussi mon maître.—Je lui appartiens avec tout ce que je suis et ce que je possède.—Il m'a donné un corps formé admirablement d'organes précieux, et une âme plus précieuse encore.—Je dois considérer et respecter mon corps et mon âme comme une propriété de Dieu.—Je n'en puis faire tout ce que je veux.—Je dois au contraire employer tous mes moyens pour tâcher de plaire à Dieu et accomplir sa volonté.

2. Toutes les choses ont eu un commencement.—Toutes cesseront d'exister quand ce sera la volonté de Dieu.—Il a toujours existé par lui-même d'une manière incompréhensible.—Il ne cessera jamais d'exister.—Dieu n'a pas commencé et il ne finira point.—Il est de toute éternité, existera en toute éternité ; il est *éternel*.

Comme Dieu est éternel, il restera toujours ce qu'il est.—Il ne change pas comme toutes les choses qui nous environnent ; celles-ci changent journellement, mais Dieu est *immuable*.

Mon âme existera aussi éternellement.—Elle sera ou éternellement heureuse ou éternellement malheureuse, suivant qu'elle aura mérité récompense ou châtiment pendant mon passage sur cette terre.—Rien de périssable ne peut me rendre réellement heureux ; mais la moindre chose peut, au contraire, me rendre bien malheureux.—C'est pourquoi je rechercherai particulièrement ce qui est éternel : Dieu et son royaume, qui est la vraie patrie.

3. Dieu a produit de rien tout ce qui existe.—Il

ne lui a fallu ni matériaux, ni peine, ni temps.—Il a dit, et tout a été fait.—Il lui est tout aussi facile de conserver et de gouverner tout.—L'Ecriture sainte dit que rien n'est impossible à Dieu.—Il peut donc tout ce qu'il veut.—Dieu est *tout-puissant.*

Je placerai ma confiance en Dieu et j'aurai recours à lui dans la prospérité, comme dans toutes mes souffrances et mes adversités.—Lui, le Tout-Puissant, peut m'assister dans toutes les nécessités.

4. Tout ce que Dieu a créé est bon et propre à sa destination.—Chaque chose avec ses parties séparées, convient au bel ordre dans lequel il l'a placée.—Nulle part il n'est rien de défectueux ni de superflu.—Ce que Dieu fait est bien fait.—Qu'il nous envoie de la souffrance ou de la joie, il fait tout pour notre bien.—Je veux être toujours content des sages dispositions de Dieu, puisqu'il veut toujours mon bien.—Dieu est la *sagesse infinie.*

5. Dieu connaît le passé, le présent et l'avenir ; il connaît même nos plus secrètes pensées.—*Dieu sait tout.*—Je ne penserai et je ne ferai jamais rien de mal.—Mais je me dirai toujours : Dieu connaît mes plus secrètes pensées, et toute mauvaise pensée est un péché aux yeux du Seigneur.

6. Dieu a créé tous les êtres vivants à l'effet de les rendre heureux.—Il a mis à leur disposition toute la nature inanimée.—Il a élevé l'homme au-dessus de tous les êtres terrestres, et l'a fait le maître de toute la terre.—Nous recevons de lui non seulement le nécessaire, mais aussi ce qui est utile et même agréable.—Il veut nous rendre heureux ici-bas d'abord, ensuite éternellement dans le ciel.—Dieu n'a rien créé pour lui-même, car il n'a besoin de rien.—Ce qu'il a fait, il l'a fait par amour

et par une bonté sans bornes.—Dieu est donc la *bonté infinie et l'amour le plus pur.*

Je veux reconnaître sans cesse, de cœur et de bouche, le grand amour, l'immense bonté de Dieu, et employer ses dons, suivant sa sainte volonté.—Je m'efforcerai d'être aussi aimant, aussi bon envers mes semblables que Dieu l'est envers moi.—Je l'aimerai au-dessus de toute chose par l'accomplissement fidèle de ses commandements.

7. Dieu ne nous donne pas seulement tout ce qui est bien, il est aussi disposé à détourner de nous tout ce qui nous occasionnerait du mal.—Il aime à nous épargner les châtiments que nous avons mérités, dès que nous regrettons de l'avoir offensé, et que nous avons le désir sincère de nous corriger. —Ses bienfaits sont sans nombre, et il a compassion de nous dans toutes nos adversités.—Il est *bienfaisant* et *miséricordieux.*

Quelque grands que soient nos péchés, cela ne doit pas nous empêcher d'en éprouver du repentir et de nous corriger.—Dieu qui est miséricordieux aime à nous pardonner.—Nous, de notre côté, soyons aussi charitables envers nos semblables.—Pardonnons de bon cœur à ceux qui nous ont fâchés ou offensés !—Ce n'est qu'alors que nous pourrons dire avec sincérité et confiance : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

8. Celui qui pèche et persévère dans le péché mérite une punition.—Mais Dieu ne punit pas toujours le pécheur tout de suite.—Il lui laisse ordinairement un temps plus ou moins long pour se corriger.—Ce qu'il désire le plus ardemment, c'est que le pécheur profite de ce temps pour s'éloigner de la mauvaise voie.—Dieu est *plein de longanimité,*

Il est une fin à la longanimité de Dieu.—Malheur au pécheur qui la laisse passer sans se corriger !—J'aurai donc le plus grand soin de me défaire de toutes mes mauvaises habitudes, car j'ignore l'heure où viendra le Seigneur.

9. Dieu est saint, nous pouvons donc croire fermement que tout ce qu'il nous a révélé est vrai.—Dieu est *la vérité même.*

En disant toujours la vérité sans tromper personne, je serai véridique.—Mais si je dis des choses fausses, si je trompe quelqu'un, je serai un menteur et un trompeur.—Celui qui ment est un enfant du démon, car le démon est le père du mensonge.

10. Dieu est saint, nous pouvons donc aussi croire positivement qu'il nous donnera tout ce qu'il nous a promis.—Dieu est *fidèle.*

Moi aussi je veux tenir les promesses que je ferai et ne jamais prendre d'engagement que je ne puisse remplir.—Promettre ce qui est mal est un péché, tenir cette promesse serait un péché plus grand encore.

11. De ce que Dieu est saint, il s'ensuit que nous pouvons nous attendre à ce qu'il donne à chacun ce qui lui revient.—En conséquence il récompensera celui qui fait le bien, et punira celui qui fait le mal.—Dieu récompensera infailliblement le bien ; la punition du mal est aussi infaillible, sinon dans cette vie, à coup sûr dans l'autre.—Dieu est *juste.*

Plus le bien est grand, plus la récompense sera grande ; plus le mal est grand, plus terrible sera le châtiment.—Celui qui sera assez méchant pour ne pas aimer le Dieu saint et bon, devrait au moins craindre sa justice.—Je fuirai donc le péché et je pratiquerai le bien sans relâche.—En agissant ainsi, je n'aurai rien à craindre pendant la vie, ni à l'heure de la mort.

12. Dieu est aux cieux, sur la terre et dans tous les lieux : il est *présent partout.*

Je sais maintenant que Dieu est près de moi, en quelque lieu que je me trouve, et qu'il peut en tout temps venir à mon secours.—Si l'idée me vient de faire le mal, fût-ce même dans l'endroit le plus caché, la pensée de la présence de Dieu m'empêchera de le faire.

13. Dieu est présent partout, et pourtant je ne puis le voir ; car c'est un esprit.—Je ne puis pas voir non plus mon propre esprit, et pourtant il existe. —Je suis corps et âme à la fois ; mais Dieu est un *esprit pur.*

Puisque Dieu est un esprit, je dois estimer plus ce qui est spirituel que ce qui est matériel.—J'aurai donc principalement soin de mon bien-être spirituel.—Plus je cultive mon esprit dans cette vie, plus je serai un jour parfait devant Dieu. — Je me méfierai, au contraire, du monde sensuel ; car il éloigne l'esprit de sa source primitive, qui est Dieu.

14. Dieu possède toutes les bonnes qualités. Il les possède à un degré infiniment haut, au point que l'homme n'en peut comprendre aucune, dans toute sa perfection.—En Dieu il n'y a rien de défectueux ; il est *parfait.*

Je puis aussi acquérir toutes les bonnes qualités, mais elles seront toujours très faibles comparativement à celles de Dieu.—Je puis devenir semblable à Dieu, car je suis créé à son image, mais je ne serai jamais égal à Dieu.—Si je ne néglige rien et que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir, je serai parfait comme homme, de même que Dieu l'est comme Dieu.

TROISIÈME PARTIE

L'EXPRESSION

No 1.—La Souris prudente

Une souris passait auprès d'une souricière dans laquelle on avait placé du lard nouvellement grillé. —" Je me garderai bien d'y toucher, dit-elle, mais le flairer, cela ne peut me nuir en rien."—Elle approcha : flaira, toucha le lard avec son museau : la souricière se ferma.—L'imprudente était prise.

Le moindre danger que nous courions de notre plein gré peut nous conduire à notre perte.

No 2.—Le Pater

—On ne s'arrête pas en disant sa prière :
Voyons ! ne reste pas cette fois en arrière,
Recommence avec moi le *Pater*, et dis bien :
Donne-nous......
—Donne-nous......
—Le pain quotidien.
—Le pain......
—Et bien encor ! Pourquoi donc cette pause ?
Et pourquoi marmotter tout bas
De ces mots que je n'entends pas ?

—Chère maman, voici la chose :
Je priais le bon Dieu, car le pain c'est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre avec.

No 3.—La Noix

Deux petits garçons trouvèrent une noix sous un arbre.—" Elle est à moi, dit Pierre, car c'est moi qui l'ai vue le premier !—Non, elle m'appartient, reprit Bernard ; car c'est moi qui l'ai ramassée."—Là-dessus s'engagea entre eux une violente querelle.

" Je veux vous mettre d'accord, " dit un passant. —Il se plaça entre les deux petits garçons, cassa la noix et dit : " L'une des coquilles appartient à celui qui le premier a vu la noix ; l'autre sera pour celui qui l'a ramassée ; quand à l'amande je la garde pour prix du jugement que j'ai porté.—Sachez, ajouta-t-il en riant, que c'est ainsi que se terminent la plupart des procès."

No 4.—L'Écorce de la Noix

La petite Lise trouva au jardin une noix encore enveloppée de son écorce verte.—L'enfant la prit pour une pomme, et voulut la manger.—A peine y eut-elle mordu qu'elle s'écria : " Fi ! que ce fruit est amer ! " et elle le jeta.—Conrad, frère de la jeune étourdie, mais plus expérimenté qu'elle, ramassa la noix, la cassa et dit : " Je ne fais pas attention à cette enveloppe amère, car je sais qu'elle cache une amande d'un goût agréable."

No 5.—Le Vase du Japon

Richard, en sautillant, en jouant au salon,
Avait mis en éclats un vase du Japon ;
Sa terreur était grande !...“ Oh ! mais, dit-il, que faire...
On va bien me gronder, peut-être me punir ;
Ce vase, je pourrais au jardin l'enfouir.
Et si l'on en parlait, ne puis-je pas me taire ?...

Non, c'est presque mentir, et mentir est affreux !
Je vais trouver mon père, et, les pleurs dans les yeux,
Lui conter mon méfait !” Il courut vers son père.
Son père, qui le prit soudain sur ses genoux,
L'embrassa et lui dit d'un accent tendre et doux :
“ Allons, ne pleure plus, ta faute est bien légère.

Ecoute, mon enfant : je vois qu'au fond du cœur
Le mensonge déjà t'inspire de l'horreur ;
Eh bien ! comme aujourd'hui, Richard, sois vrai sans cesse,
Puis tu feras ma gloire, ô mon aimable enfant !
Je te croirai pour tout, et quand tu seras grand,
On t'environnera d'estime et de tendresse ! ”

No 6.—La Vigne

Un père sur le point de mourir, dit à ses trois fils : “ Mes chers enfants, je ne puis vous laisser que cette chaumière et le vignoble qui y touche.—Mais dans cette pièce de terre est enfoui un trésor.—Mettez-vous à fouiller sans relâche, et vous ne manquerez pas de le trouver.”

Après sa mort, ses fils n'eurent rien de plus pressé que de retourner tout le vignoble avec la plus grande diligence ; mais ils n'y trouvèrent ni or, ni argent.—Comme ils n'avaient jamais travaillé le terrain avec autant de soin, il produisit cette année une telle quantité de raisins qu'ils en furent surpris ; ce n'est

qu'alors qu'ils devinèrent ce que leur père entendait par le trésor.

No 7.—Le Petit Paul

C'était jour de fête au village :
Le petit Paul, selon l'usage,
Etait allé chez son parrain
Pour chercher sa part de la fête,
Et revenait levant la tête,
D'un air tout espiègle et lutin.

Voilà qu'une enfant sans asile,
Venue à pieds nus de la ville,
Sur la route lui tend la main ;
Paul, sans trouver que c'est dommage,
De ses bonbons fait le partage,
Et reprend gaîment son chemin.

Plus loin, un vieillard centenaire,
Tout haut, dans sa vive prière,
Implore secours et pitié :
La faim l'accable et le déchire ;
Paul lui donne, avec un sourire,
De ses bonbons l'autre moitié,

Puis il revint dans sa chaumière,
L'âme satisfaite et légère,
Le plaisir brillant dans ses yeux.
Oh ! ce soir, sa mère, je gage,
Le caressa bien davantage,
Et Paul s'endormit plus heureux !

No 8.—La Tentation

Ernest et Auguste, se promenant un jour ensemble, vinrent à passer devant un jardin dont la porte était ouverte.—Y étant entrés par curiosité, ils trouvèrent des pruniers tellement surchargés de fruits

mûrs qu'il avait fallu les étayer.—" Régalons-nous ici, dit Ernest à Auguste ; on ne voit âme qui vive dans le jardin.—Gardons-nous en bien, répondit Auguste ; il ne nous est pas permis de toucher à ces fruits qui ne nous appartiennent pas.—Eh, qu'importe ! s'écria Ernest, le propriétaire ne s'apercevra pas du peu que nous pourrons manger.—Notre action n'en serait pas moins mauvaise, répliqua Auguste, car on ne doit rien dérober, ne fût-ce qu'une bagatelle.—Ne te rappelles-tu plus ce que papa disait l'autre jour, en nous racontant l'histoire du voleur que les gendarmes conduisaient en prison ?—Eh bien, que disait papa? demanda Ernest.—Il disait qu'on commence par des bagatelles et qu'on finit par des crimes."—Ernest, devenu pensif, convint qu'Auguste avait raison ; et les deux enfants passèrent leur chemin.—Quel bonheur pour Ernest d'avoir rencontré un ami qui l'ait empêché de succomber à la tentation !

No 9.—Quatrain

Homme, il est dans ton cœur une voix qui te crie
De suivre la justice et d'aimer ta patrie.
Ces deux mots disent tout, s'ils sont bien expliqués ;
Mais ce n'est rien encor, s'ils ne sont pratiqués.

No 10.—Le Frère et la Soeur

Jacques et Anna étaient seuls à la maison ; le frère dit à sa sœur : " Viens, cherchons quelque chose de bon pour nous régaler."

Anna répondit : " Si tu peux me conduire dans

un endroit où personne ne puisse nous voir, je consens à te suivre.

—Eh bien, dit Jacques, allons dans la laiterie, nous y trouverons de la crême excellente et nous en mangerons."

Anna reprit : " Le voisin qui fend du bois dans la rue ne manquerait pas de nous voir.

—Viens donc à la cuisine, dit Jacques, il y a du miel dans une armoire, nous en étendrons sur notre pain.

—Mais tu n'y penses pas, mon frère ! répondit Anna ; et la voisine, qui file assise devant la fenêtre, ne pourrait-elle pas nous voir ?

—Allons donc à la cave où sont les fruits, nous en mangerons à notre aise : il y fait si noir que personne ne nous verra.

—Ah ! mon frère, reprit encore Anna, es-tu bien sûr que personne ne nous verra ? Tu as donc oublié qu'il y a au ciel un œil qui voit dans les ténèbres les plus épaisses, et même au travers des murailles ?"

Jacques, épouvanté par cette observation, s'écria : "Tu as raison, ma sœur, je l'avais oublié ! L'œil de Dieu perce tout et il voit tout. On ne peut donc faire nulle part quelque mal sans qu'il le découvre."

Anna se sentit heureuse d'avoir ramené son frère à son devoir ; et elle lui donna une étampe où l'on voyait l'œil de Dieu entouré de rayons, avec ces mots au bas :

Dieu voit tout, est partout. On a beau se cacher,
A son œil pénétrant on ne peut se soustraire.
Quand on pèche en secret, ce n'est pas moins pécher ;
A l'éternel témoin gardons-nous de déplaire.

No 11.—La Brebis et le Chien

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient, un jour, leur vie infortunée.
" Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe au malheur de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups, et souvent le trépas.
Moi. qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants :
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste !
—Il est vrai, dit le chien, mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère ?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire."

No 12.—Le Fainéant

Sigismond appartenait à une famille aisée et pouvait, par conséquent, se procurer plus de plaisirs que beaucoup d'autres enfants.—Ses parents lui achetaient des bonbons et des joujoux, le conduisaient au spectacle, et partout où il y avait quelque chose de nouveau à voir.—Ils espéraient par là l'engager à mieux remplir ses devoirs à l'école.—Vain espoir ! Sigismond prit tant de goût à une vie dissipée qu'il eut horreur du travail.—Il ne se rendait jamais à l'école qu'après avoir fait un grand détour, et souvent il se permit de manquer aux

leçons pour jouer avec des enfants de son humeur, pour se promener ou voir manœuvrer les soldats.—Ses parents et son maître eurent beau le réprimander, il ne se corrigea point et ne fit pas de progrès.—Aussi ne fut-il jamais bon à rien.

No 13.—Quatrain

Tu dois songer toujours que ta vie est bornée ;
Sur un plan régulier qu'elle soit ordonnée.
L'usage qu'on en fait en double les instants ;
Tout peut se réparer, hors la perte du temps.

No 14.—Dévouement filial

C'était dans l'île de Saint-Domingue.—Un malheureux planteur avait été condamné à mort, parce que des méchants l'avaient accusé de conspirer contre le gouvernement.—On envoya donc des soldats pour le prendre dans sa maison au milieu de sa femme et de ses enfants, qui pleuraient à chaudes larmes.—On le saisit, on lui lia les mains, puis on le conduisit devant sa porte.—Alors le commandant de la troupe lui ordonna de se mettre à genoux, et dit aux soldats d'apprêter leurs armes.—Déjà les fusils étaient chargés, et les canons dirigés sur la poitrine du colon, lorsqu'un cri perçant retentit tout à coup.—Au même instant, une jeune fille s'élança à travers les soldats, et alla se jeter devant le condamné, comme si elle eût voulu lui faire un rempart de son corps.—Le commandant, étonné, lui dit de s'éloigner ; mais elle demeura immobile à la même place, comme si elle n'eût pas entendu.—Il voulut employer la force pour se faire obéir, mais cette jeune fille

enlaça ses bras autour du condamné, et il fut impossible de lui faire lâcher prise.

" Vous me tuerez, dit-elle, vous me tuerez ; je ne veux pas quitter mon père. Non, non, je ne veux pas le quitter, j'aime mieux mourir avec lui."

La courageuse enfant qui parlait ainsi avait à peine dix-sept ans.— Le commandant, ému, n'osa pas ordonner le feu.—L'exécution fut ajournée.—On emmena en prison le condamné et sa fille, qui le tenait toujours étroitement embrassé.—Le lendemain, le gouverneur de l'île fit grâce au colon, pour récompenser le pieux dévouement de cette fille, modèle de tendresse et de courage.

No 15.—La Bénédiction maternelle

Enfants, si vous avez courroucé votre mère,
Si vous avez rendu son regard plus sévère,
Et glacé tout à coup son touchant abandon,
N'allez pas vous coucher sans que sa voix chérie
N'ait annoncé l'oublie de votre étourderie ;
Enfants, on dort si bien à l'ombre du pardon !

Mais si, blessant le Ciel dans son vouloir suprême,
Vous aviez, désolant la mère qui vous aime,
Méprisé sa prière en votre orgueil hautain ;
Si vous aviez osé lui jeter une injure...
A genoux ! de doux mots guérissant sa blessure,
Oh ! faites que sur vous elle étende la main !

La bénédiction d'une mère est sacrée,
Car elle est la couronne auguste et révérée,
Par le ciel destinée à vos fronts purs et blancs.
Les anges qui, la nuit, descendent sur la terre,
A cette marque en vous reconnaissent un frère
Et vers votre chevet se penchent caressants.

S'ils trouvent quelque enfant qui lourdement sommeille
Sans ce doux signe au front, ou bien dans l'ombre veille,
Ils se voilent les yeux et passent tristement;
Puis se disent tout bas: " Hélas! un jour sans doute,
Cet indocile enfant qui sort de notre route,
Sera banni du ciel, qui se ferme au méchant. "

No 16.—La Gourmandise

Frédérique avait contracté la mauvaise habitude de goûter de tout ce qu'elle voyait.—Ses parents avaient beau la punir, elle ne se corrigeait pas.—Elle n'allait pas au jardin sans cueillir les fruits auxquels elle pouvait atteindre, ou sans les entamer, lors même qu'ils étaient verts.—Elle aimait surtout à se glisser dans le garde-manger et à enlever la crême de dessus le lait.—On ne savait d'abord à qui attribuer ce larcin ; mais on parvint à découvrir la coupable ; et, dès ce moment, on s'en défia comme on se défie des voleurs.—De cette façon, elle ne pouvait plus satisfaire, comme autrefois, son appétit déréglé.—Il était pourtant impossible d'ôter toujours les clefs, et Frédérique profitait de ces petites négligences pour aller à la découverte de quelque friandise.

Un jour, se trouvant seule dans la chambre à manger, elle aperçut une tasse sur une armoire.—Elle prit la tasse, qui était remplie d'une pâte blanchâtre très douce.—Frédérique, qui la trouvait fort bonne, en mangeait encore lorsque sa mère entra.—" Malheureuse ! s'écria la mère, en apercevant son enfant tenant la tasse, tu as mangé du poison destiné aux mouches ! "

On fit appeler le médecin.—Quand il arriva, Frédérique avait des déchirements d'entrailles insupportables.—On parvint à lui sauver la vie en lui

faisant boire beaucoup de lait ; mais elle resta maladive le reste de ses jours.

Celui qui ne sait pas maîtriser ses penchants finit presque toujours par se rendre malheureux.

No 17.—Les Enfants et les Perdreaux

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leurs enclos,
Trouvèrent des petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille !
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche ;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager comme de bons amis ;
Chacun en garde six ; il en reste un treizième ;
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
" Tirons au doigt mouillé.—Parbleu ! non.—Parbleu ! si.
—Cède, ou bien tu verras.—Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant ;
Et ce jeu, qui leur plaît, couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpipants.
Le fermier qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants :
" Comment donc ! petits rois, vos discordes cruelles

Font que tant d'innocents expirent sous vos coups !
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous ? "

No 18.—Le Père pieux

Un père se rendait au travail dans les champs ; son fils, enfant de sept ans environ, allait avec lui.—C'était par la plus belle matinée de printemps.—L'enfant rempli de joie, courait çà et là.—Le soleil venait de se lever.—Le père ôta son chapeau, leva les yeux aux ciel, et prononça quelques mots tout bas.—L'enfant l'observa et demanda à son père pourquoi il ôtait son chapeau et ce qu'il avait dit tout bas.

" Mon fils, répondit celui-ci, je pense maintenant à Dieu, en voyant se lever le beau et bienfaisant soleil.—J'adorais en silence la toute-puissance et la bonté du Très-Haut.—Vois, mon enfant, Dieu a créé le soleil et tout ce que tu vois ici.

—Il a fait tout si bien, ajouta l'enfant.

—Aimes-tu, continua le père, aimes-tu ce bon Dieu si généreux ?

Oh, oui ! répondit l'enfant.—Et ses yeux se remplirent de larmes de joie.

No 19.—Le Trône de neige

Qui n'aime à voir folâtrer les enfants ?
On se croit de leur âge : Oh ! douce jouissance,
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourments !
Un rien suffit pour amuser l'enfance ;
Mais dans ces jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.

Un jour, échappés du collège,
Des écoliers d'onze à douze ans,
Aperçurent un tas de neige......
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siège,
Le trône enfin; et le cortège
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance......
Peut-on impunément avoir l'autorité?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse encor la dureté;
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.
De Tarquin le Superbe il avait l'arrogance;
Et de Néron plus tard, suivant toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange:
Le trône qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat......
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protège;
Vous êtes sur un tas de neige......
Gare le rayon du soleil!

No 20.—Le petit Serin

Une petite fille, nommée Caroline, avait un charmant serin.—Il chantait du matin au soir, et il était très beau.—Jaune comme de l'or, avec une petite huppe noire sur la tête.—Caroline lui donnait à manger de la graine et de l'herbe tendre; quelque-

fois un petit morceau de sucre, et chaque jour il avait de l'eau fraîche et claire.

Tout à coup l'oiseau devint triste, et un matin, lorsque Caroline voulut lui donner à boire, elle le trouva mort dans la cage.—Alors la petite fille fit de grandes lamentations et pleura beaucoup.—Sa mère alla acheter un autre serin, qui avait de plus belles couleurs encore que le premier, et qui chantait aussi bien ; puis elle le mit dans la cage.

Mais Caroline pleura plus fort, quand elle aperçut le nouvel oiseau.

La mère, étonnée, lui dit : " Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu encore ? Pourquoi es-tu si affligée ? Tes larmes ne ressusciteront pas l'oiseau mort, et en voici un autre qui est aussi beau.

—Ah ! chère maman, répondit la petite, je n'ai pas bien agi avec mon serin, et je n'ai pas fait pour lui tout ce que je pouvais faire.

—Chère Caroline, reprit la mère, tu as cependant eu bien soin de lui ?

—Oh ! non, répliqua l'enfant ; quelque temps avant sa mort je ne lui ai pas porté un morceau de sucre que tu m'avais donné pour lui, je l'ai mangé moi-même."

Ainsi parla Caroline, le cœur plein de tristesse.—La mère se garda bien de sourire du chagrin de la petite.—Elle reconnut la sainte voix de la conscience parlant au cœur de l'enfant, et elle la respecta.

" Oh ! dit-elle, combien doivent être cruels les tourments qu'éprouve l'enfant ingrat sur la tombe de ses parents ! "

No 21.—Le Pigeon et le Ramier

Un pigeon voit mourir sa colombe fidèie ;
Il roucoule, il gémit. Le ramier, son voisin,
Lui dit : " Pourquoi cette plainte cruelle ?
Vos cris sont impuissants pour vaincre le destin.
J'ai perdu, comme vous, ma compagne chérie ;
La froide indifférence est le plus grand des maux :
J'eus tort de fuir tous les oiseaux.
L'amitié, charme de la vie,
Peut seu e du malheur alléger le fardeau ;
Que sa chaîne aujourd'hui nous lie,
Et réunissons-nous sous un même berceau."
Dès lors toujours ensemble ils trouvèrent des charmes
A parler de leur peines ; ils en souffrirent moins.

D'un ami qui sèche nos larmes
Ne repoussons jamais les soins.

No 22.—La petite Bienfaitrice

L'hiver était froid et rigoureux.—La petite Mina, fille unique de parents bienfaisants, ramassait les miettes de pain qui étaient tombées de sa table, et les gardait soigneusement ; puis elle allait deux fois le jour dans la cour, y répandait les miettes, et les oiseaux accouraient et les béquetaient. — Mais la main de la petite fille était toute tremblante de froid.

Ses parents l'épièrent un jour, et se réjouissant de lui voir faire cette bonne action ils lui demandèrent : Pourquoi fais-tu cela, Mina ?

C'est que tout est couvert de neige et de glace, répondit Mina ; les petits oiseaux ne peuvent rien trouver et maintenant ils sont pauvres.—C'est pour cela que je leur donne à manger, de même que les hommes riches soutiennent et nourrissent les pauvres.

Mais tu ne peux pas nourrir tous les oiseaux : reprit le père.

Mina répondit : Est-ce que tous les enfants ne font pas comme moi par toute la terre, de même aussi que tous les riches ont soin des pauvres ?

Le père regarda la mère et dit : O céleste simplicité :

No 23.—Quatrain

Que le moindre larcin soit à nos yeux un crime :
C'est l'intérêt commun qui veut qu'on le réprime.
Le saint respect qu'on doit à la propriété
Est un des fondements de la société.

No 24.—Le Fils qui nourrit son père

Martin alla chez un fermier et le supplia de lui donner du travail afin qu'il pût gagner quelque chose.

" Je te prendrai à mon service comme gardien des bestiaux, dit le laboureur ; et, si tu es bien diligent, je te donnerai la nourriture, et quinze francs pour tes gages pendant l'été.

—Je serai bien laborieux, dit le garçon, mais je vous en prie, donnez-moi à la fin de chaque semaine ce que j'aurai gagné.—J'ai chez moi mon pauvre père, auquel je voudrais donner ce que je gagnerai."

Le fermier, qui était on ne peut plus satisfait de cet amour filial, consentit de grand cœur à cet arrangement et augmenta même ses gages.—Et le fils apporta exactement, tous les samedis, son gain à son vieux père.

No 25.—Quatrain

Aux auteurs de tes jours tu dois l'obéissance,
Mérite leurs bontés, respecte leur puissance.
Il n'est point de vertus chez les enfants ingrats :
Et quoi qu'ils puissent faire, ils ne prospèrent pas.

No 26.—Les Pommes

Le petit Grégoire vit, de sa fenêtre, dans le verger de son voisin, une grande quantité de belles pommes rouges, tombées çà et là sur l'herbe.—Grégoire se hâta de descendre, il se traîna sur le ventre dans le jardin par une trouée faite à la haie, et il remplit de pommes les poches de sa veste et de son gilet ; mais soudain le voisin se présente à la porte du jardin, un bâton à la main.—Grégoire se sauva aussi vite qu'il put ; et il tâcha de sortir à la hâte en se glissant par le trou par lequel il était entré.—Mais le petit voleur fut arrêté au passage par le volume de ses poches qu'il avait trop bien remplies.—Il fallut rendre les pommes volées, et subir une punition sévère pour le vol.

Le voisin lui dit : " N'oublie pas que les objets volés font souvent découvrir le voleur, et que celui-ci est puni tôt ou tard."

No 27.—À un Enfant

Oh ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lis ! garde ta blancheur !
Sois humble ! Que t'importe
Le riche et le puissant !

Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied des hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours!

No 28.—L'Écho

Le petit George n'avait jamais entendu parler de l'écho. — Un jour il se mit à crier dans une prairie: " Ho! ho!" Soudain, une voix lui répondit du bosquet voisin: " Ho! ho!" Surpris, il continua: " Qui es-tu?" La voix répéta aussi: " Qui est-tu?" Il s'écria ensuite: " Tu es un homme stupide!"— " ...Homme stupide!" répondit la voix du bosquet.

George se fâcha et adressa au bosquet des propos de plus en plus injurieux que l'écho rendit fidèlement.—Alors il se mit à parcourir le petit bois en tous sens, pour chercher l'interlocuteur supposé, afin de se venger de lui, mais il ne trouva personne.

Ensuite George courut chez lui, et se plaignit à sa mère qu'un méchant s'était caché dans le bois et l'avait insulté.

" Cette fois, lui dit la mère, tu t'es trahi et accusé toi-même!—Sache que tu n'as entendu que tes propres paroles; car ainsi que tu as déjà vu maintes fois ta figure dans l'eau, de même tu viens d'entendre ta voix retentir dans le bosquet.—Si tu avais adressé un mot agréable au bois, un mot agréable t'eût été renvoyé."

C'est ce qui arrive toujours.—La manière d'agir d'autrui à notre égard n'est le plus souvent que l'écho de la nôtre.—Si nous traitons les gens avec déférence, ils nous traiteront de même ; mais si nous sommes durs et grossiers envers eux, nous ne devons nous attendre à rien de mieux de leur part.

No 29.—L'Orphelin

Pourquoi, veux-tu me le dire,
En tes yeux ces pleurs brûlants ?
Les visages de six ans,
Dieu les a faits pour sourire.

Suis-moi : je te mènerai
Dans un jardin plein de roses
Ouvertes et demi-closes,
Pour toi je les cueillerai.

Enfant, j'ai dans ma volière
Un oiseau rare et charmant ;
Son col est étincelant ;
Comme un bouquet de lumière.

Viens, c'est à qui le verra :
Si tu veux, je te le donne ;
Bientôt sa patte mignonne
Sur ton doigt se posera.

Tout près sur une onde vive
Se berce un petit bateau,
Et nous glisserons sur l'eau
Comme une algue de la rive.

Quatre cygnes sur l'étang
Lèvent leur tête superbe ;
Tu verras brouter dans l'herbe
Un petit agneau tout blanc.

Hélas ! rien ne sait lui plaire......
Son front reste soucieux.
Pauvre enfant, pour être heureux
Que veux-tu ?—Je veux ma mère !

MARIE JENNA.

No 30.—Daulac

On était au printemps de l'an 1660. La colonie, après un demi-siècle de luttes sanglantes, se trouvait presque épuisée ; et les Iroquois, enhardis par de nombreuses victoires, avaient résolu d'exterminer jusqu'au dernier Français. Alors dix-sept braves, ayant à leur tête un jeune militaire de vingt-cinq ans, nommé Daulac, résolurent de sacrifier leur vie pour sauver le pays. Ils firent leur testament ; puis, s'étant confessés et ayant communié dans l'église de Montréal, appelée alors Ville-Marie, ils jurèrent aux pieds des saints autels de rester fidèlement unis jusqu'à la mort, et de ne jamais demander quartier. Certains de ne plus revoir leurs foyers, ils embrassèrent tous ceux qui leur étaient chers et s'éloignèrent accompagnés des larmes et des bénédictions de ceux pour qui ils allaient mourir. Ils se dirigèrent vers le Sault-des-Chaudières, sur la rivière des Outaouais, et là, ils s'enfermèrent dans un fort qui n'en avait guère que le nom, et y attendirent les Iroquois. Quelques jours après, ils virent venir à eux quarante guerriers hurons, commandés par un vieux héros chrétien de la même nation, nommé Anahotaha, et six guerriers algonquins, ayant aussi à leur tête un fameux chef. Tous demandèrent aux Français la faveur de combattre à leurs côtés et de verser leur sang avec eux ; ce qui leur fut accordé.

Ils furent attaqués d'abord par deux cents Iroquois, dont ils tuèrent ou blessèrent une grande partie sans perdre un seul homme. Mais bientôt une armée entière les investit de tous les côtés. A ce moment, quelques sauvages du fort perdirent courage ; vingt-quatre d'entre eux s'élancèrent pardessus la palissade et se livrèrent à l'ennemi pour sauver leur vie. Il ne restait plus que quatorze Hurons, quatre Algonquins et les dix-sept Français. Tous jurèrent de mourir les armes à la main. Sans cesse attaqués pendant sept jours et sept nuits, ils soutinrent un feu continuel, encore plus tourmentés néanmoins par le froid, la faim, la soif et l'insomnie, que par les Iroquois. Ceux-ci, honteux d'avoir été tant de fois repoussés par un si petit nombre de guerriers, résolurent de faire un effort suprême avant d'abandonner le combat ; ne respirant plus que la rage et la vengeance, et vociférant d'affreux hurlements, ils se précipitèrent donc tous ensemble à travers les balles. Les Français en firent un horrible carnage, sans pouvoir cependant les empêcher de s'avancer jusqu'au pied de la palissade qu'ils attaquèrent à coups de haches. Le combat dura encore quelque temps ; mais bientôt des monceaux de cadavres jonchèrent le terrain. Les Iroquois s'en servirent pour escalader le fort, et massacrèrent les derniers braves qui voulaient encore se battre. Quatre Français seulement et quatre Hurons tombèrent vivants entre leurs mains ; et encore, les quatre Français n'avaient plus qu'un souffle de vie.

Les Iroquois furent frappés de terreur en comparant le nombre de leurs morts à celui de leurs victimes. Après avoir assouvi leur vengeance sur les prisonniers français, ils retournèrent dans leurs vil-

lages, n'osant aller attaquer un pays peuplé de tels héros. La colonie était sauvée. Lorsqu'on apprit ces détails par des Hurons qui étaient parvenus à s'échapper, un sentiment douloureux pénétra tous les cœurs ; et l'on voua une éternelle reconnaissance aux héros chrétiens ensevelis dans leur triomphe.

No 31.—Quatrain

Qui n'est bon citoyen n'est pas un honnête homme;
De ce titre sacré désire qu'on te nomme.
Sers, en tout, ton pays, respectes-en les lois;
Distingue le mérite et donne-lui ta voix.

No 32.—Le Grand-Père et le Petit-Fils

Il y avait une fois un vieillard si décrépit qu'il pouvait à peine marcher ; ses genoux tremblaient, il n'entendait et ne voyait presque pas, et il n'avait pas de dents non plus ; si bien que, quand il était à table, la force lui manquant pour tenir sa cuiller, il laissait tomber une partie de sa soupe sur la nappe, tandis qu'une autre coulait sur son menton.

Son fils et sa belle-fille finirent par se dégoûter de ce spectacle ; c'est pourquoi le vieux grand-père fut réduit à se mettre derrière le poêle, dans un coin ; et ils lui préparèrent son manger dans une écuelle de terre, et encore ne lui en donnaient-ils pas assez.—Le pauvre vieillard portait donc d'un air affligé ses yeux sur la table où étaient assis ses enfants, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues ridées.

Or, il arriva un jour que ses mains tremblantes ne

purent tenir l'écuelle ; elle tomba et se cassa.—La jeune femme le gronda sévèrement, mais lui ne dit rien et se contenta de gémir.—Alors son fils et sa belle-fille lui achetèrent pour quelques sous une petite jatte de bois, dans laquelle il fut obligé de manger.—Pendant ce temps, son petit-fils, âgé de quatre ans, assis sur le plancher, s'amusait à ajuster ensemble quelques petites planchettes.

" Que fais-tu là ? " lui demanda son père.

" C'est, répliqua l'enfant, une petite écuelle ; papa et maman mangeront dedans quand je serai grand, et qu'ils seront devenus vieux."

Alors le mari et la femme se regardèrent pendant quelque temps ; puis, s'étant mis à pleurer, ils admirent de nouveau le vieux grand-père à leur table, le firent manger avec eux, et ne dirent plus rien quand il répandait un peu de soupe sur la nappe.

No 33.—L'Enfant et l'Oiseau

Petit oiseau, je t'écoute.
Ils sont jolis, tes refrains !
Viens te poser sur ma route.
Quoi ! je t'aime......et tu me crains !

Mais vois ! je n'ai point de cage......
Joyeux, je te donnerais
Un baiser sur ton plumage,
Et puis......tu t'envolerais !

Viens donc pour que je sourie :
Le pauvre n'a d'autre jeu
Que les fleurs de la prairie
Et les oiseaux du bon Dieu.

Ne veux-tu pas qu'on t'embrasse ?
Moi, je me sens si joyeux
Lorsqu'une dame qui passe
Met ses doigts sur mes cheveux !

O mauvais cœurs qui sont cause,
—Tant leurs desseins sont méchants !—
Qu'aucun oiseau ne se pose
Auprès des petits enfants !

Un quart d'heure, un instant même,
Si dans ma main je t'avais,
Tu sentirais que je t'aime,
Et demain tu reviendrais.

S'élancer dans la lumière,
Au champ cueillir son repas,
Vivre sans toucher la terre,
Oh ! quel bonheur n'est-ce pas ?

Pour moi, si j'avais une aile
Je saurais bien où voler.
Ma mère est aux cieux...près d'elle
Je voudrais tant m'en aller !

Tu gazouilles dès l'aurore.
Tu ne pleures jamais, toi !
Si ta mère vit encore,
Tu n'as pas besoin de moi.

Ah ! que je vais, petit frère,
Adorer d'un cœur pieux
Le Seigneur qui sait te faire
Si leste et si gracieux !

Mais sans m'entendre, il me quitte,
Et s'en va bien loin d'ici.
O mon Dieu, que j'irais vite
A qui m'aimerait ainsi !

MARIE JENNA.

No 34.—Respect dû aux vieillards

Pendant une fête qu'on célébrait à Athènes, un vieillard étant allé chercher une place dans l'endroit où les Athéniens étaient assis, les jeunes gens se moquèrent de lui et le renvoyèrent avec mépris. — Il se retira du côté des Lacédémoniens, et, dès qu'il parut, ceux-ci se levèrent tous par respect pour son âge.—Les Athéniens, témoins de cette action, lui donnèrent de grands applaudissements. " Hélas ! s'écria un Lacédémonien, ce peuple connaît ce qui est honnête, sans avoir le courage de le pratiquer."

No 35.—Quatrain

Songez, mes chers enfants, qu'il faut que la jeunesse
Respecte les vieillards, écoute leurs discours,
Demande leurs conseils, leur donne ses secours,
Et par ses soins constants soulage leur faiblesse.

No 36.—Amour filial

Un enfant d'une famille considérée, placé à l'Ecole militaire de Paris, se contentait de manger de la soupe et du pain sec avec de l'eau.—Le gouverneur, averti de cette singularité, le fit venir, et après lui avoir représenté qu'il était nécessaire de se conformer aux usages de l'école, il lui demanda les motifs de son étrange conduite.—L'enfant s'obstinant à taire ses motifs, le gouverneur lui signifia qu'il serait obligé de le renvoyer à sa famille.

" Hélas ! monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je le fais. La

voici : dans la maison de mon père je mangeais du pain noir, en petite quantité ; nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de la soupe et de bon pain blanc à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, et je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père et de ma mère.

—Mais, dit le gouverneur avec émotion, votre père, qui a servi, doit pourtant avoir une pension ?

—Non, répliqua l'enfant ; pendant un an il en a sollicité une ; le défaut d'argent l'a contraint de renoncer à poursuivre le succès de sa demande, et, dans la crainte de contracter des dettes à Versailles, il a préféré languir dans un état de misère.

—Eh bien, si le fait est prouvé comme il paraît vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parents sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset : recevez, pour vos menus plaisirs, ces trois louis, que je vous présente de la part du roi ; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai, d'avance, les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir.

—Monsieur, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent.

—Ne vous inquiétez point, nous en trouverons le moyen.

—Ah ! monsieur, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi ces trois louis que vous venez de me donner. Ici, où j'ai tout en abondance, ils me deviendraient inutiles, et ils feront grand bien à mon père pour ses autres enfants."

No 37.—Marguerite

—Dès le matin, Marguerite,
Aux lieux où Dieu seul habite
Portant ton esprit rêveur,
Le front penché sur la fleur,
Oh ! dis-moi quelle parole
Tu verses dans sa corolle ?
—Je lui dis : Céleste don,
Blanche étoile du sillon,
O belle silencieuse !
Vers Dieu monte ton odeur :
Mais je suis bien plus heureuse !
Je peux lui donner mon cœur.

—Et que dis-tu, Marguerite,
Au doux ruisseau qui t'invite
A t'asseoir près de ses bords
Où tu rêves et t'endors ?
— Je lui dis : Ruban d'eau pure,
Voix qui chante et qui murmure,
Chaque rayon matinal
Peint sur ton sein de cristal
Buisson, roseau. scabieuse,
Vert saule. insectes errants ;
Mais je suis bien plus heureuse,
Car si tu vois, je comprends.

—Mais que dis-tu. Marguerite,
A l'oiseau qui va si vite
Du village au marronnier
Et de la rive au sentier ?
—Je lui dis : Ami fidèle
De l'homme et des fleurs, ton aile
En tous lieux suit tes désirs,
Ton langage est sans soupirs ;
Dans ta coupe savoureuse
Tu n'as pas trouvé de fiel;
Mais je serai plus heureuse :
Tu ne vas pas jusqu'au ciel !

MARIE JENNA.

No 38.—Charité

Il y a quelques années, un incendie consuma tout un village, et réduisit à la misère plus de trente familles, qui, aux approches de l'hiver, ne savaient où trouver un abri —Le respectable curé du village incendié, qui avait lui-même perdu tout son avoir, était moins inquiet de son sort que de celui de ses paroissiens.—Il parcourut les villages voisins pour recueillir des secours en faveur de ces malheureux, et fit insérer dans les journaux le récit de l'événement affreux qui les avait réduits à la misère.—Ses efforts furent couronnés d'un plein succès.—Il reçut de tous côtés de l'argent, des vivres et des objets d'habillement.—Un jour qu'il réfléchissait au meilleur usage qu'il pourrait faire des derniers secours qui lui étaient parvenus, il vit entrer chez lui un jeune garçon des environs, qui lui remit une pièce de deux francs et un vieil habit, en le suppliant de vouloir bien accepter ce don pour les incendiés. " Je sais, dit-il au curé, que c'est peu de chose, et que, si j'avais cru ma sœur, je ne serais jamais venu chez vous ; mais enfin le malheur de votre paroisse m'a touché, et il m'a été impossible de résister à l'envie de vous offrir le peu que j'avais."—A ces mots le curé ne put retenir ses larmes ; elles coulèrent en abondance, et il dit au vertueux enfant, en l'embrassant : " Tu as donné, comme la veuve de l'Evangile, tout ce que tu avais, et par conséquent tu as donné plus que tous les autres. Ton offrande est agréable au Seigneur. Conserve, ô mon fils, tes excellentes dispositions, et Dieu te bénira."

No 39.—Quatrain

Aime les malheureux, pour que le Seigneur t'aime,
Hélas ! à chaque instant, tu peux tomber toi-même.
Sois honnête avec tous ; pour tes amis, constant ;
Montre, après le service, un cœur reconnaissant.

No 40.—La Source

Un jour d'été, le petit Guillaume traversait les champs au moment où la chaleur se fait le plus vivement sentir.—Ses joues étaient brûlantes, et il éprouvait une soif excessive, lorsqu'il découvrit, à l'ombre d'un beau chêne, une source d'eau claire comme le cristal, et qui sortait d'un rocher.—Au lieu de se reposer avant de boire, et de ne boire que très peu à la fois, comme l'on doit faire quand on a bien chaud, Guillaume but tout d'une haleine une grande quantité de cette eau, qui était extrêmement fraîche.—Il se sentit presque aussitôt indisposé.—Il retourna chez ses parants, où il devint dangereusement malade le même jour.

" Hélas ! disait-il en gémissant sur son lit de douleur, qui aurait cru qu'une source, dont l'eau était si limpide, renfermait un poison si dangereux ?

—Ce n'est pas la source, dont l'eau est si pure, qui est la cause de ta maladie : c'est ton imprudence, c'est ton intempérance," lui dit le père.

En toute chose, il faut de la modération et de la prudence.

No 41.—La Chapelle

Te souviens-tu, blanche chapelle,
Du pauvre enfant
Qui t'apportait son cœur fidèle
Et confiant ;

Qui sous ta voûte bien-aimée
Venait le soir,
Elever à Dieu la fumée
De l'encensoir ;

Et qui posait aux jours de fête,
En souriant,
Une couronne sur la tête
Du saint Enfant ?

Reconnais-tu, sous son front mâle,
Ses jeunes yeux ;
Autour de son visage pâle,
Ses blonds cheveux ?

Ce cœur débordant de l'ivresse
Que tu versais,
Il a porté tant de tristesse......
Si tu savais !

Si tu savais ce que sur terre
Il a trouvé,
Au lieu de ce qu'en sa bruyère
Il a rêvé !

Oh ! qui lui rendra la prière
Qu'il soupirait,
Quand au milieu de la lumière
Dieu descendait ;

Ou quand, tout ému de vos charmes,
Cantiques saints,
Il cachait ses yeux pleins de larmes
Dans ses deux mains ?

L'insensé vers une autre plage
A pris l'essor ;
Il a perdu dans le voyage
Son doux trésor.

Il a cherché dans ce qui passe
Un faux bonheur,
Sans pouvoir effacer la trace
De ta splendeur.

Aujourd'hui, lassé d'espérance
En l'avenir,
Il vient chercher dans ton silence
Un souvenir.

—Enfant, sens-tu ma douce flamme ?
Je te connais,
Et je veux verser dans ton âme
Toute ma paix.

Dieu qui venait au sanctuaire,
Toujours y vient.
Il aimait ta jeune prière......
Il s'en souvient.

En vain là-bas, pendant l'orage,
Il t'appelait :
Depuis longtemps, sur ce rivage,
Il t'attendait......

Oh ! va, tu n'as pu le reprendre
Ce cœur donné !
Dieu le gardait pour te le rendre
Prédestiné.

Cède à la main qui te relève :
Bénis ton Roi !
Tu fis un rêve, un bien long rêve :
Eveille-toi !

MARIE JENNA.

No 42.—Le Laboureur et son Fils

Un laboureur possédait de grands biens : des champs, des jardins, des prairies, des troupeaux de vaches et de brebis ; il avait aussi beaucoup de serviteurs et de servantes.—La tenue et la richesse de sa maison attestaient l'habileté et la sagesse du maître, qui dirigeait tout si bien que rien n'y manquait.

Il arriva que le laboureur fut obligé de faire un long voyage.—Il appela son fils, et lui dit : "Joseph, je suis obligé de partir, tu surveilleras la maison et la ferme jusqu'à mon retour."

Le jeune homme fut effrayé d'une telle tâche ; mais le père l'encouragea, l'embrassa et partit.

Joseph se mit d'abord à l'œuvre avec crainte, puis il prit courage en se disant : " Mon père le veut ainsi, je dois le faire."

Il travailla avec zèle, et les fautes qu'il commit dans le commencement devinrent chaque jour plus rares.

Plusieurs mois après, le père revint ; et quand il inspecta la maison, ses champs et ses troupeaux, il trouva tout en bon ordre, l'ensemble comme les détails.—En outre, la réputation de son fils s'était répandue dans la contrée ; et l'on disait : tel père, tel fils.

Le laboureur loua son fils de sa bonne administration.

" Mon père, dit le jeune homme, si cependant cela n'avait pas réussi ?..."

Son père lui répondit en souriant : " Mon fils, je savais ce que tu pouvais faire, et tu ne le savais

pas. J'ai voulu te faire acquérir la conscience de tes forces, c'est pourquoi j'ai exigé beaucoup de toi. Maintenant tu es devenu un homme."

No 43.—Bonheur de l'Enfant vertueux

Oh ! bienheureux, mille fois,
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui, de bonne heure, entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Heureux, heureux, mille fois,
L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix !

No 44.—Les Quatre Saisons

"Ah ! si l'hiver pouvait durer toujours !" disait le petit Henri, au retour d'une course en traîneau, tout en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

Son père l'entendit et lui dit : "Mon fils, tu me ferais plaisir d'écrire ce souhait dans ce portefeuille."

Henri l'écrivit d'une main tremblante de froid.

L'hiver s'écoula, et le printemps le suivit.

Henri se promena un jour avec son père le long d'une plate-bande, où fleurissaient des jacinthes, des auricules et des narcisses.—Il était transporté de joie en en respirant le parfum et en admirant l'éclat de leurs couleurs.—" Ce sont les productions du

printemps, lui dit son père : cette saison est celle des fleurs ; elles sont brillantes, mais d'une courte durée.

—Ah ! c'est bien dommage, répondit Henri ; pourquoi le printemps ne dure-t-il pas toujours ?

—Voudrais-tu bien écrire ce vœu sur mes tablettes ? " lui dit son père.

Henri écrivit le cœur plein de joie.

Cependant le printemps ne tarda pas à faire place à l'été.

Henri profitant d'un beau jour, alla se promener au village voisin avec ses parents et quelques compagnons de son âge.—Ils trouvèrent sur la route, tantôt des blés verdoyants, qu'un vent léger faisait rouler en ondes comme une mer doucement agitée ; tantôt des prairies émaillées de fleurs.—Ils voyaient de tous côtés bondir les jeunes agneaux, et des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leurs mères.—Ils mangèrent des cerises, des fraises et d'autres fruits de la saison ; et ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

" N'est-il pas vrai, Henri, lui dit son père, en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs ?

—Oh ! répondit-il, je voudrais qu'il durât toute l'année ! "

Ce souhait fut encore inscrit dans le portefeuille.

Enfin, l'automne arriva.—Toute la famille alla passer un jour en vendanges ; il ne faisait pas tout à fait aussi chaud qu'en été, mais l'air était doux et le ciel serein ; les ceps de vignes étaient chargés de grappes noires ou d'un jaune d'or ; les melons arrondis, étalés sur des couches, répandaient une odeur délicieuse ; les branches se courbaient sous les plus beaux fruits.—Ce fut un jour de régal pour Henri,

qui n'aimait rien tant que les raisins et les melons.— Il eut en outre le plaisir de les cueillir lui-même.— " Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour remplacer l'automne.

—Ah ! répondit Henri, je voudrais bien qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais."

Alors son père, tirant ses tablettes de sa poche, lui montra et lui fit lire les vœux qu'il avait autrefois formés.—Henri rougit, et son père n'eut pas de peine à lui faire comprendre que toutes les saisons de l'année sont nécessaires, et qu'elles ont toutes leurs plaisirs et leurs avantages.— " Tu vois, lui dit-il, combien nos désirs sont souvent peu raisonnables, et combien nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature."

No 45.—Quatrain

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence :
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

No 46.—Les Mouches et les Araignées

Un jeune prince disait souvent : " Pourquoi Dieu a-t-il donc créé les mouches et les araignées? Ces insectes ne sont d'aucune utilité aux hommes. Si j'en avais les moyens, je les détruirais tous jusqu'au dernier."

Une guerre ayant éclaté, notre prince fut obligé de fuir devant l'ennemi.—Harassé de fatigue, il se

reposait un soir sous un arbre dans une forêt où il s'endormit bientôt. —Un soldat ennemi le découvrit et se glissa près de lui, le sabre nu à la main, pour le tuer.—Soudain une mouche se pose sur les joues du prince et le pique si fortement qu'il se réveille.—Il tire aussitôt l'épée et s'élance vers le soldat qui prend la fuite.

Le prince se cacha alors dans une caverne de la forêt.—Pendant la nuit, une araignée établit sa toile à l'entrée.—Le matin, deux soldats s'arrêtèrent devant cette caverne et eurent ensemble la conversation suivante que le prince entendit fort bien : " Vois-tu, disait l'un en montrant la grotte, c'est là-dedans qu'il se sera caché.—Cela n'est pas possible, répondit l'autre, car en entrant il eut infailliblement déchiré cette toile d'araignée. "

Lorsque les soldats furent partis, le prince, tombant à genoux et élevant les mains vers le ciel, s'écria : " O mon Dieu ! hier vous m'avez sauvé la vie par le moyen d'une mouche, et aujourd'hui c'est par une toile d'araignée que vous me dérobez aux coups de mes ennemis. "

Dieu n'a rien fait d'inutile : il a tout créé, au contraire, pour notre bien.

No 47.—L'Écolier

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez...Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir.
Il pleure, et suis des yeux une abeille qui vole.
" Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;

Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?
—Non, dit-elle, j'arrive, et suis très pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses:
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses:
Vite. vite à la ruche. On ne rit pas toujours:
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert:
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuages et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe; elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
" Oh! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle.
Je t'ai vue à l'automne; oh! bonjour, hirondelle!
Viens; tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur: veux-tu m'en donner. toi?
Jouons!—Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps:
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps,
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis:
L'herbe croît: c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve...A demain."
L'enfant reste muet, et, la tête baissée.
Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
“ Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu,
Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours,
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très mécontent ; je n'aime aucune affaire ;
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
—Ecolier, voyez-vous ce laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître ;
Il est très vigilant, je le suis plus peut-être :
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ;
J'éveille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille, et, grâce à vos brebis,
Votre mère en chantant vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux ;
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin... l'homme est sage : il nous défend [l'étude.
Enfant, vous serez homme et vous serez heureux :
Les chiens vous serviront. ” L'enfant l'écouta dire.
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme Desbordes-Valmore.

No 48.—Les Épis de blé

Un laboureur alla avec son petit-fils Tobie aux champs pour voir si le grain était mûr.—" Vois, mon père, dit le petit garçon sans expérience, comme quelques brins portent la tête droite ; ceux-là, sans doute, sont les meilleurs ; les autres, qui se baissent si profondément devant les premiers, sont probablement beaucoup moins bons ".

Le père cueillit quelques épis et dit : " Sot enfant, tiens, regarde l'un et l'autre ! cet épi, qui levait si fièrement la tête, est maigre et vide ; celui-là, au contraire, qui se penchait si modestement, est rempli des plus beaux grains. "

No 49.—Les Fruits vénéneux

" Ecoute-moi, Mathilde : aux buissons de la plaine
Pendent de rouges fruits pareils à des joyaux ;
Oh ! que ta gourmandise, enfant, point ne t'entraîne,
Ces fruits sont dangereux, quoique riants et beaux.

" Ne t'en approche pas, crains leur grâce trompeuse,
Car tu pourrais trouver la mort en les touchant,
Et moi, pense combien je serais malheureuse,
Hélas ! je n'aurais plus d'enfant ! "

Mathilde se jeta sur le sein de sa mère,
Et depuis, moins gourmande, elle sut obéir :
Mais un jour, conduisant l'agneau qu'elle préfère,
Elle alla dans la plaine et se mit à courir.

L'agneau, qui mordillait l'herbe sous la ramée,
Mangea des fruits vermeils et mourut à l'instant ;
Appelant à grands cris sa mère bien-aimée,
Mathilde près de lui restait en sanglotant.

La mère entre ses bras prit sa fille chérie,
Et dit avec amour : " Pleure, tu dois souffrir !...
Mais que serais-je, enfant, aujourd'hui dans la vie,
Si ton cœur ne t'avait appris à m'obéir ? "

No 50.—Le Compagnon de route

Il s'en allait tout seul, à travers le rude sentier de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Il s'en allait, le cœur gros, mais cachant ses larmes, pressant sa main sur sa poitrine pour en arrêter les battements, et n'osant se retourner vers la demeure qu'il quittait, de peur de trop s'attendrir.

Il y avait sa mère dans cette demeure, et sa mère lui avait dit :

" Il faut partir, mon enfant..., et dans quelques années, tu reviendras auprès de ta vieille mère qui t'attendra, solitaire, au foyer de ton enfance, et à qui tu procureras le bien-être pour ses derniers jours.

" J'aurais voulu t'accompagner, mon enfant, car il est dur et malsain à l'homme de marcher seul ; je ne le puis pas, cherche donc un ami qui t'accompagne sur la route.

" La jeunesse est attrayante ; beaucoup se présenteront ; choisis, mon enfant, et que ce compagnon soit pour toi l'ange qui garda Tobie innocent et le ramena à son vieux père et à sa vieille mère."

" Mais, qui choisir, ma mère, et quel est le nom de l'ami que vous voulez pour moi ? "

Et la mère, embrassant une dernière fois son enfant, murmura tout bas un nom à son oreille, et répéta plusieurs fois : " Lui seul ! Lui seul, mon fils ?

—Je vous le promets, ma mère ! ”

Il s'en allait tout seul, le long du rude chemin de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et pendant qu'il cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse, et une voix se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis la Gloire !

—Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

Et plus loin, un doux frémissement parcourut son être tout entier, et une voix attrayante comme le chant du pâtre de la vallée, se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis le Plaisir.

—Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds glissaient sur le gazon, et que ses membres avaient oublié toute fatigue ; et une voix suave comme la brise du matin, douce comme la parole d'une mère à son petit enfant, se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis l'Affection !

—Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

Et comme le soir venait, et que le voyageur se sentait plus triste que le matin, à cause de l'isolement de sa première journée, il éprouva tout à coup comme un sentiment de force qui lui était

inconnu, et une voix tendre, mais énergique, se fit entendre :

—Me veux-tu pour compagnon de route ?

—Quel est ton nom ?

—Je suis le Devoir !

—Oh ! viens, viens ! C'est ton nom que ma mère m'a dit !

Et quelques années après, il revenait, vertueux toujours, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et il apportait à sa mère, qui l'attendait à son foyer solitaire, le bien-être pour ses derniers jours.

No 51.—Quatrain

D'après tes facultés calcule ta dépense,
Et de l'avare injuste évite la démence.
Par un soin économe il est beau de parer
Aux coups que la fortune a pu nous préparer.

No 52.—La Pêche

Un laboureur rapporta de la ville cinq pêches d'une grande beauté.—Ses enfants voyaient ce fruit pour la première fois.—Ils regardèrent avec admiration ces belles pommes aux joues roses, et couvertes d'un tendre duvet.—Le père les distribua à ses quatre fils, et il y en eut une pour la mère.

Le soir, quand les enfants allèrent se coucher, le père leur demanda comment ils avaient trouvé les pêches.

“ Délicieuses, cher papa, dit l'aîné: ce sont de beaux fruits, qui ont un goût à la fois doux et

acide.—J'ai gardé avec soin le noyau, et je le mettrai en terre pour en avoir un arbre.

—Bien, dit le père, c'est penser à l'avenir en sage économe, comme doit faire le laboureur.

– Quant à moi, s'écria le plus jeune, j'ai mangé la mienne.—J'ai jeté le noyau, et maman m'a encore donné la moitié de la sienne.—Ah ! c'était si bon, cela fondait dans la bouche.

—Tu n'as pas, il est vrai, fait preuve de prudence, dit le père ; mais tu as agi comme un enfant de ton âge.—Tu auras dans ta vie assez d'occasions de te conduire avec prudence."

Le second fils dit alors : " J'ai ramassé le noyau que mon petit frère avait jeté ; je l'ai cassé, et j'en ai mangé l'amande, qui était aussi bonne qu'une noix : quant à ma pêche, je l'ai vendue, et j'en ai retiré assez d'argent pour en acheter une douzaine, la première fois que j'irai à la ville."

Le père secoua la tête et dit : " Voilà qui est prudent, même trop prudent pour un enfant de ton âge.—Dieu veuille que tu ne deviennes ni avare ni cupide !...Et toi, Edmond ?" Edmond répondit naïvement : " J'ai porté ma pêche à George, le fils de notre voisin, qui a la fièvre ; il ne voulait pas la prendre, mais je l'ai posée sur son lit, et je me suis enfui."

—Eh bien ! dit le père, lequel de vous a fait le meilleur usage de sa pêche ? "

Et tous les trois enfants s'écrièrent ensemble : " C'est notre frère Edmond !"

Edmond garda le silence ; et sa mère l'embrassa, les larmes aux yeux.

No 53.—Gustave

Tu l'auras cette mûre
Qui pend sous la verdure,
O mutin !
Rien qu'un instant sois sage ;
Qu'il est beau ton visage,
Ce matin !

Enfant, ma vie entière,
Mes rêves, ma prière,
Sont à toi.
Si tu ne sais rien dire,
Au moins par un sourire
Réponds-moi !

Prendre garde à sa mère !
Sourire pour lui plaire
Ah bien oui !
Au toit le soleil darde ;
Mon distrait le regarde
Ebloui.

Puis c'est un blanc nuage,
L'oiseau qui du feuillage
S'envola !
Les fleurs, les fruits de l'arbre...
Est-ce un enfant de marbre
Que j'ai là ?

A mon cœur qui déborde,
Enfant, le tien n'accorde
Nul retour.
Pour un sabre, une image,
Tu donnerais, je gage,
Mon amour !

Mystère de l'enfance
Dont l'inexpérience
Ne sait pas

Qu'une âme qui nous aime,
C'est le bonheur suprême
Ici-bas !

Mais ce tendre langage,
Souvent, même à ton âge,
On l'entend ;
Seigneur...ô crainte horrible !
S'il était insensible,
Mon enfant !

Si jamais sa jeune âme
A nul rayon de flamme
Ne s'ouvrait !
Si plus tard, sur la terre,
Comme un froid solitaire,
Il passait !

Soudain on voit Gustave,
Gracieux et suave,
Se hausser.
De sa bouche mignonne,
Au doux visage il donne
Un baiser.

O surprise ! ô tendresse !
La mère en son ivresse
Ne dit rien.
Une larme de joie
Sur son fichu de soie
Tombe enfin.

Son âme bienheureuse;
Longtemps silencieuse,
Reste ainsi ;
Mais au céleste Père,
Sa muette prière
Dit merci.

MARIE JENNA.

No 54.—Le Lis

Le petit Théophile, fils de parents pieux, se tenait un jour pensif et les mains jointes devant un lis.—Sa physionomie avait une expression de recueillement qui révélait la profonde émotion de son cœur.—Son père le rencontra dans cette attitude.—A quoi penses-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il.

—Je pense, répondit Théophile, à la parole que prononça Notre-Seigneur, lorsqu'il éleva la fleur des champs au-dessus de la magnificence de Salomon.

—Et qu'y trouves-tu de particulier ? demanda le père ; tu me parais touché.

—O papa ! répliqua l'enfant, ce qui me touche c'est que le Très-Haut se soit abaissé jusqu'à louer une fleur périssable et sa beauté terrestre.

—Bien, mon fils, j'approuve et je partage ton sentiment.—Le Seigneur s'est abaissé jusqu'à cette fleur de la terre, pour élever le cœur de l'homme des choses terrestres aux choses du ciel.—Jusque dans le calice embaumé d'une fleur qui se fanera tout à l'heure, il lui a enseigné à reconnaître le Père de la lumière, la source de la vie.—Sa parole a mis en honneur la beauté simple du lis, et en a fait une consolation pour les âmes affligées.—Aussi le lis est-il ici-bas l'image de la divine sagesse, qui réunit dans une alliance éternelle la bonté, la vérité et la beauté."

No 55.—Quatrain

Agissez, mes enfants, toujours avec prudence ;
On ne saurait avoir trop de précautions.
Il n'est point de dangers, de maux, d'afflictions,
Qu'on ne puisse éviter avec la prévoyance.

No 56.—La petite Fleur amère

Une mère alla, un jour de printemps, avec sa petite fille sur la montagne, et l'enfant était transportée de joie à la vue de la belle verdure et des fleurs de toutes sortes qui bordaient le chemin.

Elle en trouva une qui lui plaisait plus que les autres : c'était une petite fleur délicate.— Mina, c'était le nom de l'enfant, cueillit la fleur ; elle la considérait en tous sens, la sentait, la baisait, la caressait et semblait ne pouvoir assez l'admirer.— Rassasiée enfin de regarder et de sentir, elle voulut jouir encore davantage ; elle mit la fleur dans sa bouche pour la manger.—A peine l'eut-elle goûtée, que la pauvre Mina accourut en larmes vers sa mère, et s'écria : " O chère maman, la petite fleur était si belle, la couleur et l'odeur en étaient si douces ! je l'ai mangée, et elle est devenue si amère qu'elle me fait mal à la bouche ! ô les vilaines, les méchantes fleurs ! "

Ainsi parla la petite.—Mais la mère répondit : " Pourquoi, mon enfant, accuser les petites fleurs du tort que tu as eu ? La forme et la couleur en sont-elles moins belles, l'odeur en est-elle moins suave ?—Les jouissances qu'elles nous donnent sont délicates comme elles, et doivent nous suffire.— L'homme n'est pas fait pour se nourrir de fleurs, ni les fleurs pour être mangées."

No 57.—Quand je serai grand

" Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien...ma mère, tu pleures !
Et tu sembles triste en me regardant.

Mais va ! j'ai huit ans ! mère, prends courage...
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage
Quand je serai grand.

" Je voudrais grandir... Oh ! le temps me dure !
Hier, un méchant t'a jeté l'injure......
Il te voyait seule avec un enfant.
Des cœurs sans pitié raillent ta misère,
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand.

" Ton châle usé ; ta robe de laine,
Si vieille à présent, se soutient à peine.
Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver, toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée
Quand je serai grand.

" Je t'obéirai, mère, sois tranquille.
Oh ! tu le verras...ton enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois : " La vie est amère. "
Tu seras heureuse et tu seras fière
Quand je serai grand.

" Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin......tu souris, je gage.
Auprès des oiseaux, sous un lilas blanc,
Pour toi je veux faire un banc de verdure,
Et tu guériras, mère, sois-en sûre.
Quand je serai grand. "

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse.
Et tout bas murmure en le contemplant :
" Enfant, sois béni, mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand."

MARIE JENNA.

No 58.—Le Diamant brut

Un diamant brut se trouvait dans le sable parmi les pierres les plus communes.—Un enfant en ramassa plusieurs pour jouer, et les emportant à la maison, il prit la pierre précieuse sans toutefois en connaître la valeur.—Son père, qui le regardait s'amuser, la remarqua et lui dit : " Donne-moi ce caillou."—L'enfant le lui donna en riant, car il pensait : Qu'est-ce que papa veut donc faire de ce caillou ?

Mais le père, ayant pris le diamant, le tailla habilement à facettes et à pans réguliers, et alors la pierre polie brilla de mille feux.—" Regarde, dit-il à son fils, voici le caillou que tu m'as donné."—L'enfant, émerveillé de l'éclat du diamant et de son scintillement, s'écria : " Cher papa, comment as-tu donc fait ? "

Le père répondit : " J'ai reconnu la vertu cachée du diamant brut, et je l'ai délivré de sa grossière enveloppe.—Maintenant il brille de son éclat naturel."

Quand l'enfant fut devenu jeune homme, son père lui rendit la pierre dont il avait révélé le prix, et ajouta ces mots : La plupart des hommes ont des vertus cachées que l'on n'apprécie que par une étude suivie.

No 59.—Les Oranges

Un habitant des bords du Tage
Avait un fils que sa douceur,
Son esprit, sa beauté, son aimable candeur
Rendaient le phénix de son âge ;

Mais il fréquentait par malheur,
Des amis dont l'exemple et l'entretien peu sage,
Auraient pu corrompre son cœur.
Le père en fut instruit, et vit avec douleur
Le risque que couraient ses mœurs, son innocence.
Il lui donne d'abord les plus sages avis,
Lui peint les maux que peut causer son imprudence,
Et l'exhorte à quitter ses compagnons chéris.
" Mais pourquoi, dit l'enfant, faut-il que je les quitte ?
Papa, vous pensez trop mal d'eux ;
Ils sont sages et vertueux ;
Et, s'ils ne l'étaient pas, par ma sage conduite
Je saurais bien les corriger."
Le père qui sentit encore mieux le danger
Où l'exposait sa confiance,
Feint d'être rassuré, garde un profond silence,
Mais, tandis que l'enfant était loin du logis,
Il remplit un panier d'oranges bien choisies,
En mêle tout au plus deux ou trois de pourries,
Et fait, à son retour, ce présent à son fils.
Le marmot, empressé, le prend, le considère ;
Mais à peine a-t-il vu : " Qu'avez-vous fait, mon père !
Quoi ! parmi des fruits sains mêler des fruits gâtés !
—Ne craignez rien, mon fils, laissez-moi faire ;
Des bons la vertu salutaire
Corrigera bientôt ceux qui sont infectés.
—Ah ! je prévois tout le contraire ;
Ceux qui sont corrompus corrompront tous les bons.
—Ne craignez rien, vous dis-je, ou du moins attendons,
Et pour pouvoir juger qui de nous prend le change,
Laissons ces fruits mêlés, ensuite nous verrons
Ce qu'aura produit ce mélange."
Le fils consent à tout ; on ferme le panier.
Cinq ou six jours après, on en fait l'ouverture ;
Mais ce n'était, hélas ! qu'un tas de pourriture,
" Je l'avais bien prévu, dit alors l'écolier.
Ah ! pourquoi n'avoir point, papa, daigné vous rendre
A l'avis que je proposais ?

—Et vous, mon fils, reprit le père tendre,
Pourquoi si longtemps vous défendre,
Des conseils que je vous donnais,
Lorsque je m'attachais à vous faire comprendre.
Que si vous fréquentiez des amis vicieux,
Vous le seriez bientôt comme eux ?
De ce malheur ces fruits vous présentent l'image ;
Les mauvais ont gâté les bons.
Puissent-ils vous rendre plus sage !
Puissent-ils vous apprendre à fuir les liaisons
Qui pourraient de vos mœurs corrompre l'innocence ! "
L'enfant fit son profit de cette remontrance.
Convaincu du danger, il ne le brava plus,
Et quitta pour toujours les amis dissolus
Qui l'auraient tôt ou tard entraîné dans l'abîme.

C'est pour vous, jeunes gens, que j'ai fait ce récit.
Que cette importante maxime,
Toujours présent à votre esprit,
Dans le choix des amis en tout temps vous dirige.
Le commerce des bons quelquefois nous corrige,
Mais celui des méchants toujours nous pervertit.

No 60.—Les Martyrs du Canada

LE P. JOGUES

Dans les derniers jours du mois de juillet 1642, le P. Jogues quittait Québec pour retourner dans le pays des Hurons. Il y avait avec lui, distribuées dans deux canots, quarante personnes, parmi lesquelles deux Français, René Goupil et Guillaume Couture.

Après avoir fait halte aux Trois-Rivières, où se trouvait alors le gouverneur, M. de Montmagny, ils continuèrent leur route, et le deuxième jour du mois d'août, vers le soir, ils s'arrêtèrent sur le rivage, à la hauteur des îles du lac Saint-Pierre, pour y passer la nuit.

Le lendemain ils partirent de bonne heure ; mais à quelques milles de là ils tombèrent entre les mains des Iroquois, et vingt-trois d'entre eux furent faits prisonniers. Le P. Jogues et les deux Français étaient de ce nombre.

Ils furent traités avec la dernière barbarie. Les Iroquois se précipitèrent sur le missionnaire comme des bêtes fauves ; ils le dépouillèrent de ses vêtements, et déchargèrent sur tout son corps une grêle de coups de poing et de coups de bâtons. Ils lui arrachèrent les ongles des doigts avec leurs dents, lui mâchèrent les deux index, et lui coupèrent le pouce de la main gauche. Ils le transportèrent par la rivière des Iroquois—aujourd'hui rivière de Chambly—et le lac Champlain jusque dans leur pays, et là le promenèrent de village en village comme un trophée dont ils étaient fiers.

A chaque nouvelle station, il lui fallait subir de nouvelles tortures. Il passait souvent les jours sans nourriture et les nuits sans sommeil. La faim, la chaleur excessive, le froid, les coups de bâton, les plaies purulantes, rongées déjà par les vers, les cruelles piqûres d'une nuée d'insectes dévorants, la perspective de la mort dont il était continuellement menacé, tout contribuait à rendre sa position horrible. Quelquefois lié au fond d'un canot ou attaché à des piquets, il ne pouvait prendre un instant de repos : ses farouches geôliers, les jeunes gens sur-

tout se glissaient près de lui et s'amusaient à irriter et à envenimer les plaies des doigts ou des parties les plus sensibles du corps, en y renfonçant leurs ongles longs et aigus, ou en les piquant avec des alènes. Ils se plaisaient surtout à lui arracher la barbe et les cheveux.

Au milieu de tous ces tourments, le P. Jogues s'unissait à Notre-Seigneur dans la flagellation, et répétait avec le saint roi David : "*Les pécheurs ont frappé longtemps et cruellement sur mes épaules comme le forgeron sur le fer.*"

Une nuit, on le conduisit dans une cabane, où des jeunes gens s'étaient réunis pour le faire souffrir. On lui ordonna d'abord de chanter, et il se mit à chanter *les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère.* Au chant succéda le supplice. On jeta sur lui des cendres chaudes et des charbons ardents. Ensuite, on le suspendit par les bras à deux poteaux dressés au milieu de la cabane. Il s'attendait à tout instant d'être brûlé vif ; car c'est la posture que les bourreaux donnaient ordinairement à leurs victimes.

Pendant ce nouveau tourment, comme pour lui faire comprendre que si jusque-là il avait pu souffrir avec un peu de courage et de patience, il ne le devait pas à sa propre vertu mais à Celui *qui donne la force aux faibles*, le Seigneur l'abandonna pour ainsi dire à lui-même. Il faisait entendre des gémissements lamentables, et l'excès de ses douleurs le fit conjurer les bourreaux de relâcher un peu ses liens ; mais plus ses instances étaient vives, plus on s'efforçait de les resserrer. Enfin, après un quart d'heure d'horrible souffrance, un sauvage étranger, qui était témoin de cette scène cruelle, fut touché de compassion : sans rien dire, il s'approcha de la victime,

et coupa ses liens. Sans cela, le serviteur de Dieu serait mort sur-le-champ.

Le P. Jogues passa ainsi plus d'une année dans les souffrances de l'esclavage au milieu des Iroquois ; jusqu'à ce que les Hollandais, qui avaient reçu ordre de le délivrer à tout prix, purent le soustraire enfin à la cruauté de ces barbares. Le 5 novembre 1643, il partit de New-Amsterdam, aujourd'hui New-York, pour retourner en France.

Il n'y demeura pas longtemps. Transporté d'un ardent désir de travailler à la gloire de Dieu et à la conversion des sauvages, entretenant toujours dans son cœur la douce espérance de recevoir un jour la couronne du martyre, il s'embarqua de nouveau, au printemps de 1644, pour retourner dans sa chère mission du Canada. A la fin du mois de juin, il pouvait embrasser ses frères de Québec, et se réjouir avec eux de la conduite de la Providence à son égard.

Peu de temps après son arrivée, la paix ayant été conclue entre les Français et les Iroquois, il fut chargé par ses supérieurs d'aller porter la lumière de l'Evangile et le feu de la charité à ces âmes farouches et sanguinaires. Il y retourna jusqu'à trois fois ; mais la troisième fois, il eut un pressentiment de sa mort : " *J'irai, écrivait-il, et je ne reviendrai pas.*"

En effet, depuis son dernier voyage, les dispositions des Iroquois n'étaient plus les mêmes. Aux intentions pacifiques avaient succédé une violente animosité soulevée par la défiance et la superstition ; la guerre était de nouveau déclarée.

Chemin faisant, le P. Jogues rencontra une troupe de guerriers qui marchaient sur le fort Richelieu.

Ceux-ci se ruèrent sur lui, le dépouillèrent de ses vêtements, l'accablèrent d'injures, et l'emmenèrent prisonnier dans cette même bourgade d'Andagaron, où le serviteur de Dieu avait déjà passé ses treize mois de captivité. Il n'entendait plus retentir à ses oreilles que des menaces de mort ; et un soir qu'il entrait dans une cabane où il avait été invité perfidement à prendre son repas, un sauvage lui asséna un coup de hache qui l'étendit mort. Sa tête fut aussitôt tranchée et placée sur un des pieux de la palissade d'enceinte, la face tournée vers le chemin par lequel il était venu. C'était le 18 octobre 1646. Né le 10 janvier 1607, il était arrivé à Québec pour la première fois le 2 juillet 1636. Il fut le premier apôtre des Iroquois, et le premier missionnaire victime de leur cruauté.

Le P. Jogues a-t-il été mis à mort en haine de la religion catholique ou en haine de la nation française ? Est-il martyr de la foi ou martyr de la politique ? Il serait peut-être difficile de prouver que la haine de la foi ait déterminé ses bourreaux à lui donner la mort ; quoi qu'il en soit, nous pouvons lui appliquer ces paroles de saint Cyprien aux Thibaritains : " Vous n'êtes pas seuls, puisque partout où vous allez vous êtes avec Dieu. Si en fuyant dans la solitude, si en vous cachant dans les montagnes, vous êtes assassiné par les brigands ou dévoré par une bête féroce, ou consumé par la faim, la soif, le froid, ou englouti par la tempête, qu'importe le champ de bataille? Jésus-Christ vous contemple du haut des cieux, comme son soldat qui combat pour la gloire de son nom, et vous aurez la même récompense que celui qui a tout l'éclat de la lutte ; car la mort obscure n'est pas moins glorieuse

que celle qui a la publicité du triomphe. Pour la certitude du martyre, il suffit d'avoir pour témoin celui qui éprouve et couronne les martyrs."

LE P. DE BREBEUF ET LE P. GABRIEL LALEMANT

Pendant l'hiver de 1649, une nombreuse armée d'Iroquois se présenta aux portes du village Saint-Ignace. Les Hurons étaient plongés dans un profond sommeil. Le fort fut emporté sans résistance, le village livré aux flammes, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants, furent passés par le fer et le feu. Trois Hurons seulement parvinrent à s'échapper, et coururent donner l'alarme au village Saint-Louis, à une lieue de distance.

Les ennemis ne donnèrent pas à leurs victimes le temps de se reconnaître ; bientôt ils cernèrent la place de tous les côtés et montèrent à l'assaut. Deux fois les guerriers hurons les repoussèrent avec pertes ; mais enfin, écrasés par le nombre, ils tombèrent sous les débris des palissales. Les féroces vainqueurs pénétrèrent par toutes les brèches et firent un horrible carnage.

Les Pères de Brebeuf et Lalemant se trouvaient alors au village Saint-Louis. Malgré les pressantes sollicitations des Hurons, ils n'avaient pas voulu abandonner leur troupeau à l'heure du danger. Chargés de liens avec les autres prisonniers, ils furent conduits sur les ruines fumantes du village Saint-Ignace, pour être mis à mort ; on les y accueillit par une grêle de coups de bâtons.

Comme autrefois l'apôtre saint André à la vue de la croix après laquelle il soupirait depuis longtemps, le P. de Brebeuf se jette à genoux au pied du poteau

où il va être attaché, et embrasse avec respect l'instrument de son supplice. Puis apercevant autour de lui une foule de chrétiens condamnés comme lui à la mort, il lève les yeux au ciel, et les exhorte à souffrir courageusement, en leur montrant les palmes qui les attendent là-haut.

Le P. de Brebeuf était doué d'une organisation physique exceptionnelle et d'une grande force de caractère. Le P. Jogues et le P. Lalemant sont des agneaux résignés, mais suppliants, sous la griffe du tigre ; le P. de Brebeuf, au contraire, c'est le lion dans toute sa majesté. Tandis qu'on suspend autour de son cou un collier de haches rougies au feu, qu'on l'enveloppe d'une ceinture enduite de gomme et de résine enflammées, qu'en dérision du baptême, on lui verse de l'eau bouillante sur la tête, qu'on taille sur ses membres des lambeaux de chair qui sont grillés et dévorés devant lui, qu'on lui perce les mains avec des fers rouges, qu'après lui avoir arraché la peau de la tête, on jette sur son crâne de la cendre chaude et des charbons ardents, pas un cri, pas un soupir ne s'exhale de sa poitrine. Sa figure conserve l'expression d'une sérénité parfaite. Son regard paraît absorbé dans la contemplation d'une vision céleste. D'une voix ferme, il encourage ses compagnons de supplice. En vain les Iroquois redoublent de fureur et de cruauté pour lui arracher un signe de faiblesse et l'empêcher de parler, en vain ils lui fendent la mâchoire d'un coup de hache, ils lui coupent les lèvres, le nez, la langue, et lui enfoncent un fer rouge dans la gorge ; dans cet état affreux, il parlait encore par signes pour consoler et fortifier ses frères, surtout le P. Lalemant dont les soupirs lamentables lui fendaient l'âme.

C'était en effet un spectacle navrant pour le vieux missionnaire de voir son jeune compagnon se tordre pour ainsi dire dans des souffrances intolérables. Au plus fort de ses tourments, le P. Gabriel levait les yeux au ciel et implorait le secours d'en haut. Ses bourreaux le couvrirent d'écorces, et, avant d'y mettre le feu, le traînèrent devant le P. de Brebeuf. Le jeune martyr se jeta à ses pieds, et se recommanda à ses prières en répétant les paroles de l'apôtre saint Paul : " *Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.*"

Ivres de carnage et de sang, les Iroquois inventèrent contre lui des raffinements de cruautés dignes de l'enfer. Ils lui arrachèrent les yeux, et mirent dans leurs orbites des charbons ardents. Son supplice fut prolongé pendant un jour et une nuit ; et ce ne fut que le lendemain de sa captivité, vers neuf heures du matin, que l'un de ses bourreaux, fatigué de le voir languir si longtemps, mit un terme à ses maux en lui fendant la tête d'un coup de hache.

Le P. de Brebeuf était mort la veille, le 16 mars, après trois heures de tortures. Les barbares lui arrachèrent le cœur et le dévorèrent entre eux, pensant ainsi s'attribuer une partie de son courage.

Il avait été le fondateur de la mission des Hurons ; il en fut le dernier apôtre, et mourut à l'âge de 56 ans.

On conserve encore, à l'Hôtel-Dieu de Québec, le crâne du P. de Brebeuf, enchâssé dans le socle d'un buste d'argent, qui fut envoyé au Canada par la famille de l'illustre martyr, dans le but d'y renfermer cette précieuse relique.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

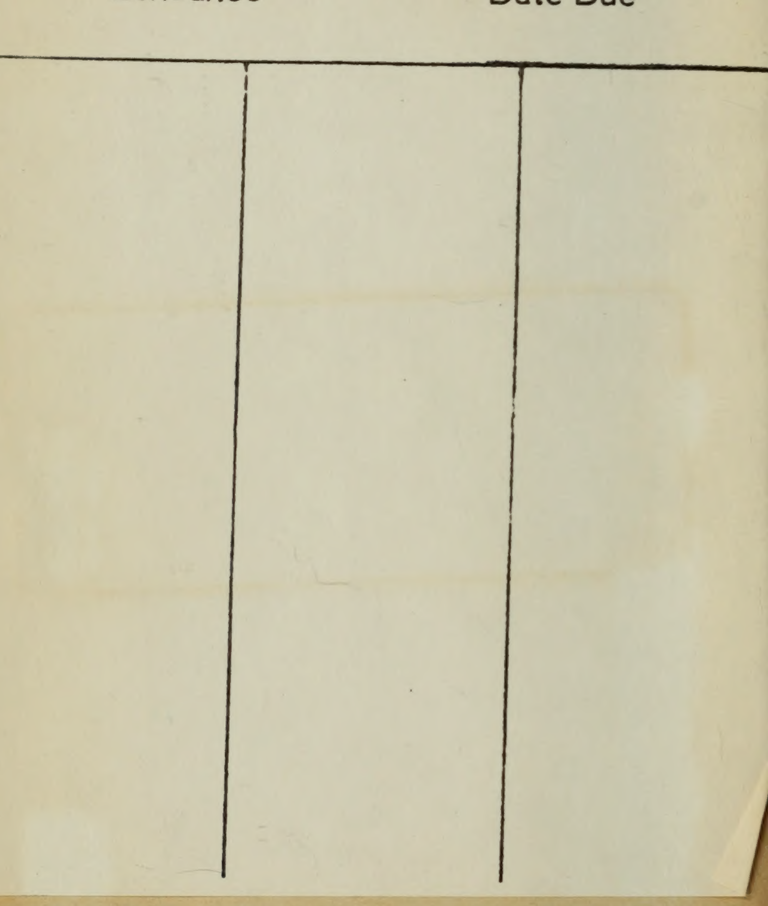
Les Sons

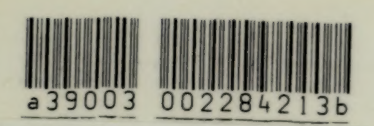
DEUXIÈME PARTIE

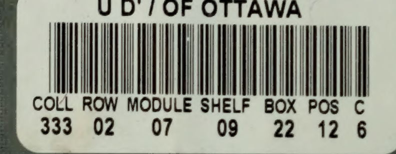
La Prononciation

TROISIÈME PARTIE

L'Expression




a39003 002284213b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 09 22 12 6

